

NUMÉRO 5

MAI | JUIN | JUILLET 2010



BABEL

"Aujourd'hui, les festivals de cinéma sont comme les congrès de dentistes. C'est tellement folklorique que c'en est déprimant."

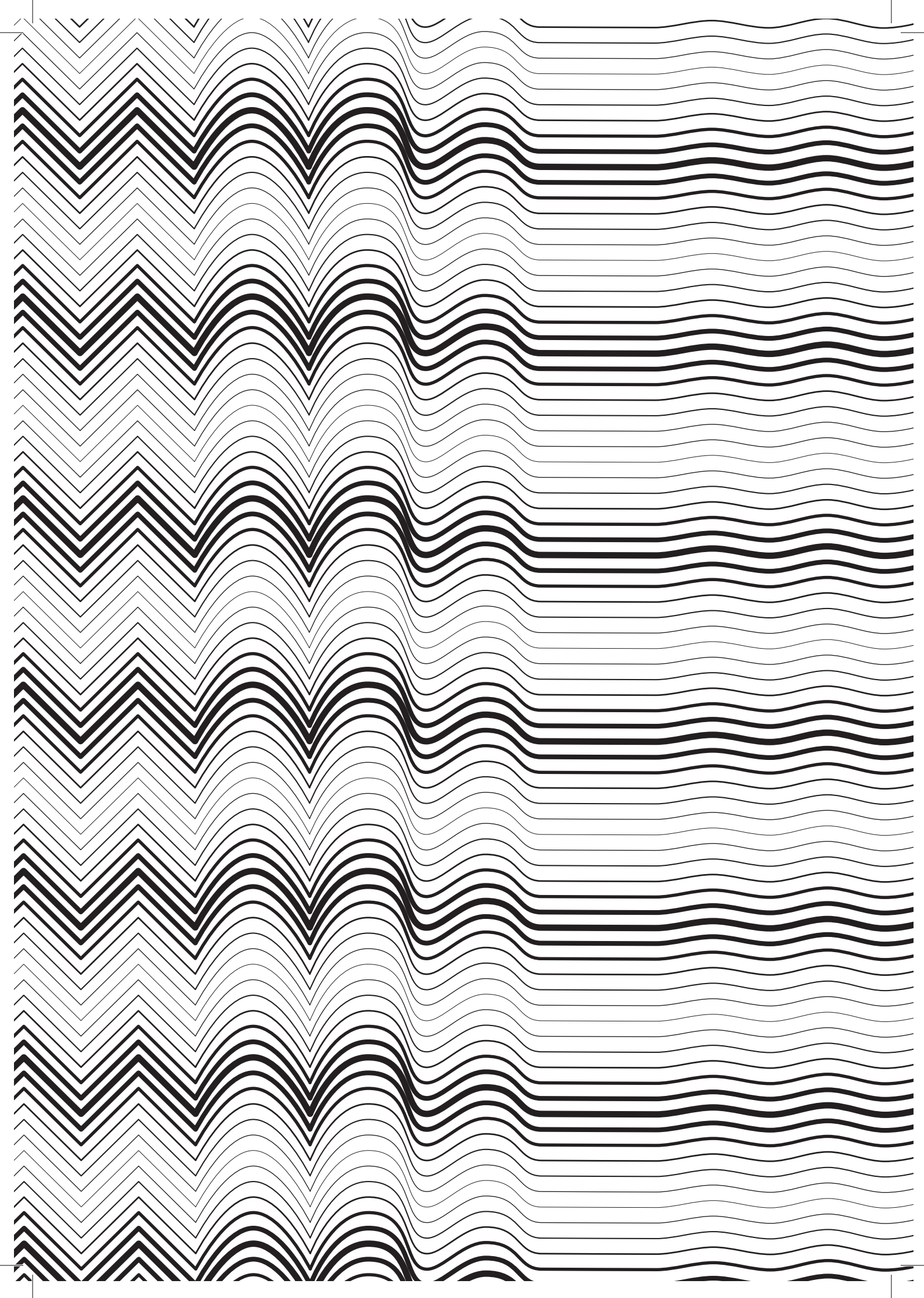
~ J.L.G

Cahier spécial
Festival
de cannes

Tournée
Hors la Loi
Film Socialisme

"Goodbye Sunset Croisette"

babelmag.free.fr





ÉDITO

À la Croisette de l'été

On a coutume de dire que l'année du cinéma se plie après Cannes pour se déplier de nouveau à sa rentrée. L'arrivée des caresses solaires restant la plus belle invitation pour se baigner à l'air libre et renouer avec des brises légères. La rédaction de Babel penche elle aussi pour les joyeuses floraisons estivales et s'émargera un peu du filtre lumineux des salles qui nous embaument l'âme lors de la saison hivernale. Un œil distrait sur les sorties de l'été, notre cœur cinéophile revigoré par l'astre balancera toujours entre la douce rêverie ombragée ou l'appel du large écran qui nous relie aux défilés d'images. Peut-être alors que les prochaines sorties attendues (la magique *Tournée*, l'âpreté de *The Killer Inside Me*, le massif *The Expendables*, le Festival Paris Cinéma ou la reprise à Bercy des films de l'empereur Kurosawa) esquisseront des promesses dignes de ce nom et réveilleront une nouvelle fois notre soif d'évasion, de heurts et de fictions...

Pour ce cinquième numéro spécial Festival de Cannes, la rédaction Babel s'est mis en quatre, a jonglé avec les examens, les emplois du temps bien remplis et s'est accroché à ses claviers pour tenter de ne pas trop se laisser emporter par le temps qui file et comprime les brefs moments de respiration. Lors de son inaugurale expérience cannoise, les sept chroniqueurs dépêchés sur place n'ont pas eu le temps de plonger dans l'eau qu'ils étaient déjà en train de rôti au soleil le long des files d'attente donnant accès aux temples des différentes compétitions. De brefs sauts sur la croisette où l'on pouvait voir badauds et saltimbanques modernes, n'étaient en réalité que des courses aux projets souvent bien plus perturbées par une masse de robes et autres pingouins que l'empreinte laissée par le film visionné, ici presque consommé. Et si l'heure est au bilan cannois, l'aventure des films a pu décevoir, laisser indifférent et parfois enthousiasmer, obliger à la pause. Dans notre cahier qui ne prétend toujours pas à l'exhaustivité, on y a tracé nos préférences, tenté de préserver les films-événements et mis de côté ceux que l'on a sans doute vus mais qui ne nous intéressent d'aucune manière.

Enfin, au bouclage de ce cinquième numéro, on reste convaincu que notre magazine, malgré des changements d'équipe et la tiédeur des annonceurs publicitaires à nous faire confiance, évolue dans le bon sens et peut encore s'améliorer si le temps, l'énergie et le budget jouaient un peu plus en notre faveur. Persiste aussi la croyance que l'indépendance est la garantie d'une adresse directe aux lecteurs et parfois la seule voie de démarcation, de relais bien éloignés de ceux d'une presse de cinéma à travers laquelle on ne se reconnaît toujours pas. ● Romain GENISSEL

P.s : Un grand merci à tous les généreux donateurs qui ont soutenu Babel et ont contribué à la parution de ce cinquième numéro.

FRAT PACK

ENTENDUS

« **Your magazine is nice !** »

Wes Anderson à un membre de Babel.

« **Et maintenant, la session live de GodZillaz !** »

Michel Denisot au Grand Journal de Cannes confondant le groupe anglais avec le monstre japonais.

« **Suite à des problèmes de type grec...** »

Mot d'excuses de Jean-Luc Godard pour son absence soudaine au Festival de Cannes.

« **J'ai cru mourir** (dimanche à 8h30 du matin ndlr) **à la projection de La Princesse de Montpensier** (film de Bertrand Tavernier). »

Statut Facebook définitif d'un grand critique de cinéma repris aux pages Cannes de Libération.

« **Je m'en foutais du film, je voulais juste me poser au ciné...** »

Adolescente à sa copine lors de notre arrivée à Cannes.

« **Un pédophile et un enfant se dirigent vers une forêt. A mesure qu'ils s'enfoncent dans les bois, l'enfant s'inquiète : "Monsieur, j'ai peur." Le pédophile répond : "Qu'est-ce que tu dirais à ma place. Moi, je vais rentrer tout seul." »**

La blague trash du festival lancée par la douce Michelle Williams dans *Blue Valentine*.

« **En 1971, nous étions jeunes, beaux et stupides, maintenant nous ne sommes que stupides.** »

Premiers mots de Mick Jagger pour la présentation du documentaire *Stones In Exile*.

« **Richard Gere, avant, il jouait avec Sam Shepard ou Julia Roberts. Maintenant il joue avec un chien.** »

Anonyme à propos de la sortie de *Hatchi*, le 9 juin au cinéma.

« **La carte d'accréditation Presse (au Festival de Cannes, ndlr), ça sert à couper la coke.** »

Festivalier, avec geste à l'appui, lors d'une soirée au Baron, à Cannes.

BRÈVES

Connu pour son physique de footballeur américain et sa chevelure filet de pêche de la Louisiane, il se dit que Colin Farrel pourrait interpréter le corbeau du groupe Black Sabbath, Ozzy Osbourne, dans un biopic dont on a du mal à croire qu'il rivalisera avec la sympathique carte de visite Trash-Metal

Face à Emmanuelle Seigner, le ténébreux Vincent Gallo jouera un terroriste enturbanné échappé d'un interrogatoire musclé en Europe de l'Est. Film d'action qui glisserait vers les geysers du cannibalisme, *Essential Killing* du polonais Jerry Skolinowski, promet, au vu du surprenant trailer, de bonnes suées anxiogènes.

**SCARLETT JOHANSSON****22 / 11 / 1984 À NEW YORK**

ELUE SUR LA TERRE D'ACCUEIL DES AMÉRIQUES, SCARLETT EST LE CROISEMENT D'UN SPERMATOZOÏDE DANOIS & D'UN OVAIRE D'ORIGINE JUIF DU BRONX. LES DEUX AYANT FUSIONNÉ SUR LES FERTILES TERRES DANOISES.

DIVINE CRÉATURE AUX LÈVRES SENSUELLES & BONDISSANTES, À LA DENTITION IMMACULÉE RANGÉE COMME UNE BOÎTE DE BEGHIN-SAY, SCARLETT INSPIRE DE TRÈS AVENTUREUX SENTIMENTS. SA POITRINE BOMBÉE SOUS UNE PIÈCE ÉCARLATE (SCOOP) POURRAIT REDONNER GOÛT À CEUX QUI N'AIMENT PAS LA HAUTE MONTAGNE OU REFUSENT DE SE JETER À L'EAU.

ACTRICE, CHANTEUSE, RÉALISATRICE COUPÉE AU MONTAGE DE NEW YORK *I LOVE YOU*, ÉGÉRIE DES ANNÉES 2000 ET PIN-UP LA PLUS SEXY DE LA STRATOSPHERE (ET QUI BAT SOUVENT LA RÉPONSE « MA COPINE » LORS DU RÉFÉRENDUM ANNUEL DU MAGAZINE ROCK'N'FOLK)

FEMMES FATALES DES ANNÉES 50 COMME LAUREN BACCALL

SA VOIX PLEINE D'ÉCORCHERIES PROFONDES, SA CHEVELURE BLONDE QUI LA HISSE DIRECTEMENT AUX CÔTÉS DE CES ACTRICES À LA BEAUTÉ GLACÉE, TROUBLANTE, PLEINE DE MYSTÈRE NORDIQUE.

JET-LAGUÉE MÉLANCOLIQUE DANS *LOST IN TRANSLATION*, TRAGIQUE ET RUISSELANTE DE SENSUALITÉ PRÈS D'UN CHAMP DE BLÉ DANS *MATCH POINT*, ADOLESCENTE AU MINOIS ESPIÈGLE DANS *THE GHOST WORLD*... SOUVENT, & VA COMPRENDRE POURQUOI, ELLE EST CELLE DONT L'HOMME S'ÉPREND.

ELLE A JOUÉ DANS *HOME ALONE 3* QU'ON A LOUPÉ (ALORS QUE LES 2 PREMIERS ON CONNAIT BIEN), *LE JOURNAL D'UNE BABY-SITTER*, *THE SPIRIT*, CHEZ MICHAEL BAY (*THE ISLAND*) ...

SOFIA COPPOLA, WOODY ALLEN, JOHN HARTNETT...

LES JALOUSES, LES PETITES AMIES DES AMATEURS MÂLES, LES ANOREXIKES.

« MON PLUS GRAND VICE EST LE FROMAGE. RIEN D'AUTRE NE RÉGNE SUR MA VIE. » « IL M'A VU À L'AUTRE BOUT DE LA PIÈCE ET IL A FONCÉ DROIT SUR MOI, ON AURAIT DIT UN MISSILE. » (*MATCH POINT*) « MES DEUX MEILLEURES AMIES SONT MES SEINS. JE LES ADORE, J'EN SUIS FIÈRE, JE LES APPELLE "LES FILLES" ! »

JAVIER BARDEM, HILLARY SWANK, CHRISTIAN BALE, HUGH JACKMAN, NATALIE PORTMAN... UNE ENFILADE DE POSTULANT(E)S VOUDRAIENT LA FAIRE TOURNER (SANS MALENTENDUS AUCUN) OU JOUER À SES CÔTÉS, ON IMAGINE QUE L'ON DORT DEVANT SA PORTE & QUE LES CASTINGS DE LA NOUVELLE STAR & DU PÔLE EMPLOI RÉUNIS SONT BIEN RIDICULES À CÔTÉ DES FILES DE PRÉTENDANTS.

SA VOIX ÉCORCHÉE, SON ANATOMIE, SON RAYONNEMENT BRÛLANT SUR QUELQUES AFFICHES PUBLICITAIRES QUI, CONTRAIREMENT À CELLES DE LA MATMUT, PROVOQUENT CHUTES ET RALENTIS ; SON ENGAGEMENT POLITIQUE À GAUCHE (AMÉRICAIN PAS LA LCR NON PLUS).

ELLE VA INTERPRÉTER LA REINE DES PUNKETTES (COURTNEY LOVE) DANS LE BIOPIC *ALL APOLOGIES* DE DAVID FINCHER. SA CONCLUSION : « J'ESPÈRE BIEN RESTER SEXY PENDANT QUELQUES TEMPS ENCORE. ». SCARLETT, ON PRIE TOUS LES MATINS POUR ÇA.

VERSUS

**CATE BLANCHETT****NÉE CATHERINE B. 14 / 05 / 1969 À MELBOURNE**

COMME SCARLETT, ELLE EST LE FRUIT DES PROUESSES ACROBATIQUES D'UNE MÈRE AUSTRALIENNE ET D'UN COWBOY TEXAN D'ORIGINE CANADIENNE... LE TOUT SUR LES TERRES AUSTRALES.

BLOND VISAGE AUX TRAITS FINS TRAVERSÉ PAR UN REGARD AZUR ET FENDU D'UN SOURIRE EXTRA LARGE. CATE PORTE BIEN SON NOM TANT LES TEINTES DE SA PEAU ÉVOQUENT UNE BLANCHEUR PORCELAINE (UN PEU CRAQUELÉE) ACTRICE AU PHYSIQUE ANGÉLIQUE, UN PEU DATÉ, MAIS QUI, BIEN LOIN DES CANONS DE LA BIMBO HOLLYWOODIENNE, FAIT FIGURE DE PLANTE RARE, DE REINE DES ELVES TALENTUEUSES.

ACTRICE DE SÉRIE TÉLÉ, COMÉDIENNE DE THÉÂTRE, ICÔNE DE CINÉMA, DRAMATURGE ET DIRECTRICE ARTISTIQUE DU THÉÂTRE DE SYDNEY

APPAREMMENT TCHEKOV, SHAKESPEARE, KAFKA... ON SÈCHE UN PEU LÀ.

AUSTRALIENNE, INTELLIGENTE, PROFESSIONNELLE, RESPECTABLE CARRIÉRISTE QUAND ON REGARDE LA FILMOGRAPHIE DES AUTRES ACTRICES, DRÔLE, PAS DU GENRE À ÉTALER SA VIE PRIVÉE... UNE FEMME À MARIER FINALEMENT.

BOB DYLAN DANS *I'M NOT THERE*, JOURNALISTE CONVOITÉE DANS *LA VIE AQUATIQUE*, CATE/ SHELLEY DANS UN BON SKETCH DE *COFFEE AND CIGARETTES*, KATHARINE HEPBURN DANS *AVIATOR* ET *DAISY* DANS *L'HISTOIRE DE BENJAMIN BUTTON* OÙ SON INTERPRÉTATION RELEVÉ CONSIDÉRABLEMENT LES BOURSOUFLURES DU GARS FINCHER.

BABEL (OUI COMME LE BEAU MAGAZINE MAIS N'Y VOIR AUCUNE RÉFÉRENCE), *INDIANA JONES* (LE DERNIER AVEC LES MARTIENS...), *LE SEIGNEUR DES ANNEAUX* QUI SELON LE TRUBLION GEEK KEVIN SMITH EST EN FAIT UNE ÉPOPÉE DE 9 HEURES AUTOUR D'HOBBITS QUI MARCHENT, MARCHENT ENCORE, MAIS BON DIEU POURQUOI ? (VOIR *CLERKS 2*)

JIM JARMUSCH, TODD HAYNES, STEVEN SODERBERGH, ALEJANDRO GONZALEZ INNARITU...

LES FRAICHES PIN-UPS DU GENRE SCARLETT JOHANSSON.

« AUJOURD'HUI, LE TERME DE "SCANDALE" EST BANALISÉ. À LA TÉLÉVISION, SUR INTERNET, DANS LES LIVRES, TOUT LE MONDE DÉBALLE SON LINGE SALE AVEC MOULT DÉTAILS. PLUS RIEN NE CHOQUE VRAIMENT. »

AVIATOR : « KATHARINE HEPBURN : SORS DE LÀ HOWARD (DI CAPRIO) HUGHES : JE NE SUIS PAS RASÉ. KATHERINE : MAIS MOI NON PLUS... »

BILL MURRAY, OWEN WILSON, JOHN CUSACK, BILLY BOB THORNTON, JUDE LAW, JOHNNY DEPP, GWYNETH PALTROW, GEORGES CLOONEY, TOMMY LEE JONES... JE M'ARRÊTE LÀ VOUS ALLEZ PLEURER VOS AMIS.

SON CV, SES CHOIX DE RÉALISATEURS, SA RÉPUTATION DE MEILLEURE ACTRICE À HOLLYWOOD.

APRÈS AVOIR JOUÉ DANS *BENJAMIN BUTTON* OÙ LE TEMPS EST ASSASSIN, LA PLANTE CATE DOIT SAVOIR QU'ELLE VA FANER PEU À PEU, EN ATTENDANT ELLE ARROSERA SON JARDIN DE COMÉDIENNE CHEZ ROBIN WRIGHT DANS UN DRAME & UN FILM HISTORIQUE (FILMS & RÔLES DANS LESQUELS ELLE SEMBLE CANTONNÉE VOIRE CONDAMNÉE À JAMAIS...)



GREENBERG

ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR NOAH BAUMBACH,
AVEC BEN STILLER, GRETA GERWIG, RHYS IFANS,
JENNIFER JASON LEIGH...

1H45 / **SORTIE : 28 AVRIL.**

/ / / / / / / /



Décalé, sarcastique, triste et comique, *Greenberg*, le dernier opus de Noah Baumbach est un coup de génie. Après avoir signé *La Vie Aquatique* (2004) avec Wes Anderson et réalisé *Les Berkman se séparent* (2006), Baumbach semble lentement dérouler un fil cohérent composé de pâles dépressions et de répliques acides. C'est en outre toujours le même piège. Le générique de fin, défilant après 1h45 d'une gigantesque étude sur ces rapports amoureux si difficiles à cerner, enclenche un processus étrange qui nous laisse avec le sentiment amer d'avoir vu quelque chose d'infiniment grand et déprimant.

Roger Greenberg, incarné par le prodigieux Ben Stiller, est un mioche de quarante ans en crise existentielle perpétuelle qui, après avoir essuyé de fulgurants échecs musicaux et une dépression nerveuse, fuit la grisaille de New York pour préférer le soleil californien. Lorsqu'il emménage dans la maison de son frère absent et qu'il y rencontre Florence (Greta Gerwig), une jolie blonde, ce pourrait être le début d'une comédie romantique à vomir. Pourtant, il n'en est rien ; on sait que Baumbach a déjà créé des personnages loin d'être euphoriques – il faut se rappeler l'étrange Steve Zissou (sclérosé Bill Murray) dans *La vie aquatique*. Sinon, il suffit de voir Ben Stiller en anorak rouge se coller du baume à lèvres toutes les cinq minutes, renier la folk lumineuse d'Albert Hammond et prononcer le jour de son anniversaire : « Life is wasted on people » pour comprendre que tout ne se passera pas comme prévu. Entre Florence et Greenberg se noue une relation indécente qui vogue entre agressivité et douceur, humiliation et acidité, où la division de ces deux êtres ne tient que sur un fil. La scène finale de *Greenberg* est tout simplement magnifique.

Le dernier opus de Baumbach détient un charme enfantin, propre aux films de Wes Anderson, où séduire revient à faire des compilations de groupes rock à celle que l'on aime, où « Hurt people hurt people » devient un leitmotiv naïf et désabusé. Greenberg n'est pas seulement perdu parce qu'il se retrouve à Los Angeles sans permis de conduire ; sa perdition est liée à son immaturité, à sa méchanceté ; on suit son envie d'enfant gâté de « ne rien faire » et pourtant, Greenberg n'est jamais ennuyeux. On s'émerveille devant le naturel espiègle de Greta Gerwig, on rit de la drôle misanthropie de Ben Stiller, on jubile de le voir écrire : « Starbuck sucks ». Critique ou non de la jeunesse dorée californienne, mélancolie musicale assumée ou non, Baumbach esquisse un portrait moqueur de la génération d'aujourd'hui, adepte de Lily Allen ou des malheureux Korn, où le mouvement rock'n'roll revêtirait de nos jours de vulgaires artifices, que Greenberg renie au nom de Galaxie 500, qui colle mieux avec sa nausée existentielle. Le réalisateur américain appartient définitivement aux partisans du « verre vide », et Greenberg, brillamment écrit, soulevé par des acteurs remarquables et accompagné par la voix fantomatique de James Murphy (LCD Soundsystem), jette une ombre lucide sur un cinéma US indépendant trop heureux. ● **Roseline TRAN**



LIFE DURING WARTIME

RÉALISÉ PAR TODD SOLONDZ,
AVEC SHIRLEY HENDERSON, CIARÁN HINDS...
1H38 / **SORTIE : 28 AVRIL.**

Malgré quatre ans de silence, il est rassurant de constater que Todd Solondz n'a pas perdu la main : *Life During Wartime*, son sixième long métrage, conserve l'aura grinçante qui caractérise son travail. On y retrouve notamment ses thèmes favoris – pédophilie, suicide, dépression et autres réjouissances, dont le film livre une vision typiquement solondzienne. S'il ne parvient pas à égaler la brillante et morbide drôlerie de *Happiness*, dont *Life During Wartime* est, des dires de Solondz, un « quasi-sequel », ce dernier opus confirme néanmoins que cet auteur à l'esprit agréablement tordu n'a pas encore dit son dernier mot.

On retrouve donc les personnages de *Happiness*-joués par des acteurs différents- et notamment les soeurs Jordan, Joy, Trish et Helen, aux prises avec leurs frustrations, leurs névroses et leur passé (Trish se débat avec le souvenir d'un ex-mari pédophile). Solondz rebondit d'un personnage à l'autre, dans une harmonie d'humeur plus que de situation. L'intrigue s'épanouit entre un flot de scènes au comique surréaliste (on pense à la scène, dont on n'est jamais vraiment sûr qu'il s'agisse ou non d'un rêve, où Joy, errant en pleine nuit dans un diner désert, se retrouve face à la vision fantomatique -et bavarde- de son amant mort), et une succession de moments profondément embarrassants, comme Solondz sait si bien les provoquer.

Malheureusement, dans l'ensemble, *Life During Wartime* ne fonctionne pas complètement : il vaut peut-être mieux regarder le film comme un collage de fragments réussis que comme une narration unique. Mais les performances d'acteurs sont assez impressionnantes et contrebalancent une écriture parfois laborieuse : mention spéciale à Shirley Henderson (Joy), spectaculaire de sagesse tranquille et de fragilité. Et puis, il reste l'humour tout particulier qui caractérise l'auteur, et qui le pousse à faire d'un garçon de pas tout à fait treize ans (Timmy, fils de Trish) le personnage le plus perspicace de ce film d'adultes... ● Perrine GOUARNÉ



DIRTY DIARIES

RÉALISÉ PAR MIA ENGBERG,
AVEC PETER SARSGAARD, CAREY MULLIGAN,
ALFRED MOLINA...
1H35 / **SORTIE : 30 JUIN.**

Dans cette collection inégale de douze courts-métrages pornographiques ayant l'ambition de proposer un regard féminin et féministe sur la sexualité, pas d'éjaculations filmées comme des trompettes sonnant le triomphe, pas d'esthétisme publicitaire illusoire ou de va-et-vient aussi investis que des marteaux-piqueurs saccageant une chaussée. La plupart des films, filmés par choix ou par contrainte à l'aide d'appareils portatifs à la qualité d'image limitée, sont visuellement crus (on a parfois même presque l'aperçu de ce que donnerait un Dardenne rose). Mais là où certaines des réalisatrices se contentent de confronter le spectateur à l'amour brut (la succession de visages en plein orgasme de « Come Together » ; l'étreinte médiocre, sans fioritures, de « Night Time »), d'autres préfèrent, et nous les suivons, insuffler du mystère et du jeu (le sensuel et lynchien « Red Like Cherry », loin des plans gynécologiques habituels ; les fleurs, légumes ou nectars de l'apologie sodomite « Fruitcake », cascade d'analogies gourmandes). Les fantasmes féminins, qui se révèlent souvent proches de ceux des hommes (les pérégrinations exhibitionnistes de « Flasher Girl On Tour » ; le rendez-vous entre inconnus de « Body Contact » ; le téléphone rose de « Phone Fuck »), sont particulièrement intrigants quand ils détournent leur prétendu monopole de la violence (les combats de catch d'« On Your Back Woman », métaphore judicieuse des préliminaires ; les uniformes d'« Authority », respect à la lettre du credo *Fuck the police*).

Bien que ces « carnets cochons » comportent un tiers de productions strictement lesbiennes, ils ne sont pas pour autant anti-mâles. Ces derniers ont même tout intérêt à les reluquer tant ils donnent à voir à quel point la logique de la symbolique machiste peut s'avérer pour eux périlleuse. Car confiner les femmes au pouvoir du désir et de l'inspiration (rôles traditionnels de la putain et de la muse) et réduire complaisamment l'honneur masculin à la figure phallique, c'est bien risquer, une fois les pénis simulés découverts (et les godemichés sont ici très présents), de condamner les hommes à la futilité, et de rendre le pouvoir de frustration, pourtant délibérément offert aux donzelles, insoutenable. De ce point de vue, le segment le plus intéressant est peut-être « Dildoman », film d'animation mettant en images ce cauchemar du bougre accessoire, jouet sexuel sans valeur ajoutée dans un univers de créatures affranchies de sa tutelle envahissante. Plusieurs voies s'ouvrent alors aux médusés : être indifférents à cette exclusion et se tourner vers leurs semblables (l'homosexualité virile qui apparaît par flashes dans « Fruitcake »), se travestir pour tenter de regagner une place dans la machine à rêves féminine (« For The Liberation Of Men » et ses extravagants sévèrement perruqués), ou mieux, inviter dès maintenant le deuxième sexe à les rejoindre pour réinventer ensemble la dynamique et la géométrie des rapports charnels. C'est l'attrayant programme du très récréatif « Skin », dans lequel un couple, recouvert intégralement de collants, se stimule à l'aveugle et se dévoile progressivement, en découpant aux ciseaux une ribambelle de percées dans le tissu flasque et tiède qui lui colle à la peau.

Théoriquement et politiquement passionnant, les émois que procure *Dirty Diaries* se situent néanmoins encore en deçà de ceux que peuvent susciter la lecture des romans libertins du XVIII^e — *La Philosophie dans le boudoir* du marquis de Sade en tête (à queue) —, la faute probablement à un relatif manque d'humour et de fantaisie. Si vous vous précipitez dans le ventre chaud d'une salle obscure pour y goûter, et nous vous y encourageons, n'hésitez donc pas ensuite à visiter les travées dépravées et les gorges profondes de l'Enfer des bibliothèques. Comme le chantait subtilement le groupe de Joëlle Mogensen : vos draps s'en souviendront... ● Julien TAFFOUREAU

ENTER THE VOID

RÉALISÉ & ÉCRIT PAR GASPAR NOÉ,
AVEC NATHANIEL BROWN, PAZ DE LA HUERTA, CYRIL ROY...
2H30 / **SORTIE : 5 MAI.**

/ / / / / / / /

SHAMANISME ARTIFICIEL

Gaspar Noé est un cinéaste atypique. Une fois cette platitude sortie, on peut aller à l'essentiel : Gaspar Noé aime à se revendiquer comme controversé, et avec *Enter The Void*, le moins que l'on puisse dire est qu'il a (une fois de plus) réussi son coup. Ce film a été et sera encore conspué. Il sera aussi encensé. Mais là n'est pas la question : ce film est de ceux qui ont le mérite d'exister, et non pas d'être apprécié. Le shaman se moque de savoir si ses trances sont photogéniques, il les vit tout simplement, tout au plus tente de les faire vivre. Et je peux vous dire que je l'ai sacrément vécue !

Parti de là, on adhère ou pas, on accepte de se livrer corps et âme dans ces expériences ou pas. Mais jamais ces principes n'auront été autant développés qu'ici. *Enter The Void* n'est pas définissable que par le mot « film ». C'est une transe. C'est un voyage. C'est une âme.

Celle d'Oscar (d'accord, transition facile) qui refuse de laisser seule sa sœur Linda, même après le passage de la Grande Faucheuse. Celle de Linda précisément, qui ne formait qu'un avec lui. Celle de Gaspar, qui a donné une part de lui-même pour faire de ce qui AURAIT pu être un sous-*Ghost* un film-expérience de shamanisme artificiel, vécu tant par les personnages que les spectateurs. Car trop souvent, la tendresse tant d'un réalisateur que d'un public pour ses personnages a engendré la mièvrerie (qui après tout fait aussi parfois du bien). Or ici, ce n'est pas une affaire de guimauve, mais bien de neurones en suractivité chimique, d'hormones qui circulent dans les systèmes corporels, et de tripes qui se nouent, se twistent, s'arrêtent puis repartent. C'est une affaire de décorporation, et d'un filament argenté qui retient encore l'âme ici-bas, et qu'on nomme l'amour. Mais au lieu de le nommer, on le montre, voire on le démontre, et Dieu que cela passe mieux !

**"C'EST UNE TRANSE.
C'EST UN VOYAGE.
C'EST UNE ÂME."**

On parle ici, bien sûr, d'un cinéma sans concession. Sachant le spectateur depuis longtemps impliqué, fut-ce dans le conspuement, voire devenu acteur lui-même (un bon emploi de caméra subjective, Hallelujah !), le garçon ne se prive pas de nous faire ressentir la brièveté et la soudaineté potentielle des événements à plusieurs reprises, et il n'y va pas avec le dos du Yi-King. Je dois d'ailleurs confesser avoir ressenti un plaisir coupable de voir en 2010 un spectateur assis un rang devant moi lever les bras, de surprise (véridique !).

De même, soyons fou et crevons l'abcès, sont impliquées dans ce film des substances qui causeraient quelques désagréments au patron de supérette qui les mettrait en vente libre. Mais si, sur le plan de la forme, les trouvailles visuelles ramènent l'inventivité des séquences de transe du *Blueberry* de Jan Kounen au rang d'élève moyen, sur le plan du fond, toute implication de ce qui commence par un D et finit par un E est au mieux un levier, au pire un prétexte. Il ne s'agit pas d'un film sur les stupéfiants ou leurs effets, mais d'un film où ils servent l'histoire (illicite et pas condamné ? Bouh quelle horreur !).

À la sortie, vous serez nauséeux. Ou émerveillés. Ou consternés. Ou en redemanderez. Ou exigerez que l'on raye « cinéaste » de la fiche wikipédia de Gaspar Noé. Ou que l'on rebaptise à son nom les cinémas de Paris. Ou aurez envie de tenter les mêmes expériences que les héros. Ou en serez définitivement dégoûtés. Quoiqu'il en soit, il y aura débat. Fut-ce entre vous et vous-même. ● Cyril SCHALKENS



ENTER THE VOID & PRINCE OF PERSIA

RÉALISÉ & ÉCRIT PAR MIKE NEWELL
AVEC JAKE GYLLENHAAL, GEMMA ARTERTON, BEN KINGSLEY...
2H06 / **SORTIE : 26 MAI.**

Tandis que la caméra sophistiquée de Gaspar Noé promène son omniscience dans un Tokyo halluciné, Jerry Bruckheimer installe son théâtre de guignols dans un désert de sable que l'on nous présente comme l'ancestrale terre perse. Des terrains de jeu aux ardeurs terrifiantes arpentés par deux gosses chahuteurs, *Enter the Void* et *Prince of Persia* s'accordent sur une thématique aussi vaste que périlleuse : le traitement d'une temporalité peu commune. Quand le premier baroude en des souvenirs apatrides à coups de flash-back sans véritables attaches spatiales, tout en flottement contemplatif, le second se montre déterminé à s'inscrire dans l'espace, chicanes historico-culturelles incluses. À force d'insister sur cette détermination du lieu, Jake Gyllenhaal perd le fil de sa quête et n'utilise que peu l'incroyable faculté qui lui est offerte de remonter le temps. Quelle erreur quand le gamer aguerri n'attend de lui que quelques pressions supplémentaires sur sa gâchette antique récupérée dans les tréfonds des Caraïbes par l'ami Sparrow. Frustration compensée par l'aimable enchevêtrement des séquences pénétrant le chaos d'existences aservies par le drame dans *Enter the Void*. Les cadres temporels se confondent, nous plongeant dans l'hypothétique résolution d'un conflit identitaire insoluble pour ne jamais vraiment atterrir. On nous avait prévenu ; le néant n'est pas lieu plaisant à pénétrer. Aux mouvements de caméra tout à fait déroutants, explorateurs d'une réalité totalement vidée des repères qui dessinent nos rapports au monde s'ajoutent une variation sur la pénétration, justement amenée par cette caméra omnipotente. Ce que la franche circonférence de *Prince of Persia* nous promet, on ne l'atteint qu'au visionnage de *Enter the Void*.

Comment donc se satisfaire de l'adaptation d'un jeu nourrissant les sessions Playstation post-goûter d'un nombre syndical de gamers alors qu'est forcément induite une négation du plaisir de décider des actions menées par le héros ? C'est tout le déplaisir d'une production où la volonté d'un seul règne en maître quand celle d'une salle entière souffre de démanègeaisons joystickales. Il y a cependant un plébiscite commun qui vient réunir ces deux folles variations sur le temps et l'espace : le relief admirable dont elles jouissent sans recours aucun à la 3D. Gageons que Bruckheimer y cédera prochainement. En attendant, on lui est gré de ne pas avoir complètement sabordé son *Prince of Persia* en nous criblant de dagues mystiques et autres grains de sable entropiques. ● Laura PERTUY



ROBIN DES BOIS

RÉALISÉ PAR RIDLEY SCOTT,
AVEC RUSSELL CROWE, CATE BLANCHETT...
2H10 / **SORTIE : 12 MAI.**

C'est la tendance actuelle des productions hollywoodiennes que d'assombrir ou de vouloir rendre plus complexe l'image des héros de notre enfance (*Batman*, *Superman*). Le projet du tandem Russell Crowe/Ridley Scott d'offrir un Robin des Bois plus crédible était fort louable, et donne somme toute un film de bonne facture, quoique imparfait.

D'une part, la richesse du scénario nous montre que ce *Robin des Bois* n'est pas du bas de gamme pour adolescents décérébrés mais bien un divertissement de qualité. Si ce n'est quelques grosses ficelles utilisées pour la filiation morale du père de Robin (en gros, notre Robin apprend que feu son père défendait l'égalité entre chaque homme, et tient par conséquent un discours de leader face au Roi d'Angleterre cinq minutes plus tard), le film reste toutefois aussi agréable pour le cerveau que pour les mirettes. Car on en prend plein les mirettes, c'est évident. Sur ce point, Ridley Scott ne pouvait décevoir. La reconstitution moyenâgeuse est admirable, jamais costumes ou décors ne sonnent faux, et les effets spéciaux sont parfaitement maîtrisés pour servir l'action. La galerie de personnages est majoritairement bien servie par le casting. Du côté des «bons», les acteurs sont tous convaincants - Russell Crowe impose son physique au cliché du Robin fluët, Cate Blanchett offre une Marianne qui a de la poigne, et Max Von Sydow est remarquable en figure de la sagesse sous les traits d'un vieillard aveugle. Tous les futurs acolytes de Robin (le frère Tuck, Petit Jean, Will Scarlet) sont tous aussi bien portraiturés.

Du côté des «méchants», c'est nettement moins glorieux, avec notamment un dénommé Oscar Isaac caricatural en prince Jean (on ne peut s'empêcher de comparer sa faible performance à celle de Joaquin Phoenix génial dans le rôle très similaire qu'il tenait dans *Gladiator*), et un Seigneur Godefroy trop transparent pour être détestable. L'autre sérieuse faiblesse du film est sa conclusion. Ridley Scott entretient un rythme en crescendo, ne laissant presque aucune respiration dans la dernière demi-heure, qui se conclue sur une scène de bataille assez expéditive et quelques séquences évasives en guise de conclusion : le Roi Jean s'avère être pourri, et Robin des Bois naît véritablement en partant pour de nouvelles aventures. Bien qu'on connaisse la suite, c'est-à-dire la légende telle qu'elle a toujours été diffusée, on a le sentiment de rester sur notre faim et le film se termine sur ce déséquilibre. Bien entendu, c'est peut-être le début d'une nouvelle saga cinématographique. Souhaitons alors que les suites hypothétiques soient aussi bonnes, voire meilleures, que cet agréable spectacle. ● Nicolas LINCY

SUMMER WARS

RÉALISÉ PAR MAMORU HOSODA, AVEC RYUNOSUKE KAMIKI, PATRICK MOLLEKEN, NANAMI SAKURABA... 1H54 / **SORTIE : 9 JUIN.**



On connaissait surtout le réalisateur japonais Mamoru Hosoda pour *La traversée du temps* (2006), fresque labyrinthique au lyrisme exacerbé contant les aventures d'une jeune fille ordinaire.

Il revient cette année avec une réalisation plus accomplie encore : *Summer Wars*. De fait, son passage aux Studios Ghibli ne manqua pas de le marquer du sceau de l'Excellence : l'on retrouve dans cette dernière production une certaine empreinte miyazakienne, une honorable part de Japon traditionnel ainsi qu'une large place accordée aux vénérés ancêtres.

Du côté obscur de la force, c'est tout un empire virtuel qui s'offre à nous ; celui d'une matrice sociale surpuissante dénommée Oz, réunissant un milliard d'utilisateurs aux avatars dignes de l'artiste Takashi Murakami. Comment ne pas penser alors au mouvement néo-pop japonais (le Superflat Art), « une attitude visant à analyser la culture japonaise d'après-guerre à travers la sous-culture dite *otaku* » ?

Lorsque Kenji, brillant étudiant en mathématiques, craque par erreur le code de sécurité du réseau, une Intelligence Artificielle démentielle s'abat sur la planète, dérégulant tour à tour tous les systèmes informatiques. Les personnages de chair devront alors canaliser leurs énergies afin de combattre la toute-puissance du virtuel et sa démoniaque emprise sur le réel.

Kaléidoscope de génie, récit pour le moins homérique, *Summer Wars* agit tel un feu... d'artifices. ● Laure GIROIR

EYES OF WAR

ÉCRIT & RÉALISÉ PAR DANIS TANOVIC, AVEC COLIN FARRELL, PAZ VEGA, CHRISTOPHER LEE... 1H35 / **SORTIE : 16 JUIN.**



Par son sens des responsabilités, du devoir mais aussi du spectacle (la quête du plan/cliché fort), l'œil du cinéaste est semblable à celui du reporter de guerre, constat assimilé dans des films puissants comme *La Déchirure*, *Welcome to Sarajevo*, *Salvador*, les français *Harrison's Flowers* et *Lignes de front*, et ce petit dernier *Eyes of War*.

Réalisateur d'un *No Man's Land* multi-récompensé qui explorait le conflit Bosniaques/Serbes qu'il a lui-même vu et vécu au début des années 90 en tant que documentariste, le discret Danis Tanovic revient au contexte de la guerre après son adaptation mésestimée de Kieslowski. En auscultant le trauma d'un photographe dublinoise au retour du Kurdistan, il relate sa propre et douloureuse expérience : indispensable et méprisé, au cœur de l'action des conflits mais déconnecté du reste du monde, même lorsqu'il revient chez lui, le photographe de guerre est un témoin fantomatique des horreurs de la guerre. Ces dernières l'ont rendu cynique, renfermé et désabusé au point d'en faire, au retour, un mort-vivant rongé par la culpabilité et que seul l'amour de ses proches pourra de nouveau humaniser.

Passant du drame collectif au drame individuel, Tanovic analyse les conséquences inévitables et donc tragiques de l'addiction au métier de ces têtes brûlées dopées à l'adrénaline et voués à s'autodétruire ; Tanovic, dont l'alter-ego à l'écran est superbement incarné par un Colin Farrell très impliqué (au point de devenir rachitique en perdant 20 kilos) qui n'en finit plus de se refaire une surprenante carrière, se souvient de son passif et raconte des anecdotes cruelles, usant notamment du flashback pour des séquences très dures d'où ressort une odeur aussi nauséabonde qu'authentique. Si le propos n'est guère original (on voit bien vite où veut en venir le cinéaste : la guerre, c'est mal), pas plus que la construction narrative trauma/post-trauma et le dénouement prévisible (le secret que garde le personnage), ce tableau est criant de vérité. Caméra à l'épaule chaotique pour le coté physique guerrier sur le terrain, posée et fluide pour le coté psychologique délicat en milieu urbain, Tanovic manie les ruptures de ton avec rudesse sans faire dans la surenchère de violence ni de pathos ; son film est dur mais sobre, beau et poignant, comme ces images que rapportent du front les photographes de guerre. ● John CHARPIGNY

POLICIER, ADJECTIF

RÉALISÉ PAR CORNELIU PORUMBOIU, AVEC DRAGOS BUCUR, VLAD IVANOV, COSMIN SELESI, IRINA SAULESCU... 1H53 / **SORTIE : 19 MAI.**



Nous sortons souvent de nos séances comme de ces bouteilles que nous aurions contribué à déboucher : quelques fois libérés, vraisemblablement éduqués, régulièrement imprégnés. Plus ou moins inspirés, O.S de nos sensibilités, nous commençons alors à nous déverser.

Policier, adjectif nous met au régime sec. Ce peut être un polar qui nous déconditionne de nos reflets, de nos « Je ne sais pas ».

Dans *Policier, adjectif*, aucun risque de se retrouvé engagé dans cette artillerie de scènes fréquentes où le héros, à bout portant, s'enraye devant son éclat dans la glace. Ou éjecte une de ces caillasses faciales telle que : « Je ne sais pas ».

Dans le monde de Cristi, jeune flic de terrain d'une banlieue roumaine, celui qui croit qu'il sait, cède. Reste locataire de ses convictions comme de sa conscience. Est le média immédiat de la propagande. Peut-on aimer *Policier, adjectif* ? Film sans fureur et sans écho. Atone.

Il est difficile de le rejeter même s'il nous confisque nos friandises habituelles. Et il est impossible d'échapper à la sympathie que finira par nous soutirer Cristi. Même si cet élan de notre part sera peut-être vain... ● Franck UNIMON

“J'AI VOULU RECRÉER À L'ÉCRAN LA FRAÎCHEUR DU CIEL D'ÉTÉ JAPONAIS.”

GONZO

LE JEU DE LA CRITIQUE MUSICALE

Face à des critiques qui sont trop souvent l'œuvre de spécialistes étalant leur science, Babel a dépêché deux de ses rédacteurs pour les déplacer dans des territoires auxquels ils ne sont ni habitués ni préparés. Alors, confortable ce jeu ?

COPIE CONFORME

RÉALISÉ & ÉCRIT PAR ABBAS Kiarostami,
AVEC JULIETTE BINOCHÉ, WILLIAM SHIMEL...
IH46 / **SORTIE : 19 MAI.**

Certains films ont cette tendresse polie de nous évoquer le domaine culinaire. En hommage à l'origine perse du drôle de zouave à qui nous avons affaire ici, mais en prenant également en compte le fond affamé de mon portefeuille qui ne m'a pas encore permis de goûter aux joies du caviar, iranien encore moins, je trancherai donc tel Salomon et opterai pour ce qui est pour moi le caviar du bohème, bourgeois ou non : la tapenade...

Première dégustation : on est surpris par le goût, on y va à reculons... Ainsi suis-je rentré dans la salle, et ainsi ai-je de plus en plus reculé au fond de mon siège pendant la première demi-

TAPENADE

heure... Ou comment la pensée d'un film qui renferme de bonnes idées, mais ne prend pas la peine de faire ne serait-ce qu'un pas vers le spectateur, ce philistin, a germé dans ma tête tandis que la première tartine avait un goût plutôt aigre...

Deuxième essai : l'interrogation supplante le dérangement. Qui a-t-il donc dans ce condiment, qui semble lui offrir cette saveur si particulière, mais dont on n'est pas bien sûr qu'on l'apprécie... ? De fait, après une seconde demi-heure où mon esprit était perdu à la recherche de l'étiquette de cette pellicule, j'ai trouvé l'olive en la personne du twist de mi-film (navré, pas de spoiler avec votre serviteur...).

Troisième essai : enfin, on commence à entrevoir toutes les saveurs que le mets ne demande qu'à nous offrir depuis le début. Ainsi, on apprécie dans toute sa richesse le multilinguisme du film ; la sensualité exacerbée de Juliette Binoche, qui m'a fait l'effet d'une « beauté-solaire-gironde-classieuse » (mélange savoureux s'il en est) ; les choix du monsieur qui venait d'Iran en matière de cadrages, judicieux comme rarement, en sautant d'un des deux à l'autre lors des moments importants.

Quatrième essai : maintenant qu'on apprécie, on en voudrait un peu plus, dans notre épicurisme gourmand. Las ! L'estomac finit par dire stop, comme a semblé vouloir dire stop celui de Mr Kiarostami : la fin est une queue de poisson à ranger dans le top ten frustrant de l'année en cours.

Et la queue de poisson après la tapenade, c'est un tantinet indigeste... ● Cyril SCHALKENS

IRON (WO)MAN 2

RÉALISÉ PAR JON FAVREAU,
AVEC ROBERT DOWNEY JR., MICKEY ROURKE, GWYNETH PALTROW,
SCARLETT JOHANSSON...
IH57 / **SORTIE : 28 AVRIL.**

Telle la Black widow (*Latrodectus mactans*), aussi sceptique que toxique (mais bien éloignée du rôle attribué à la pulpeuse Scarlett), je m'aventure dans de lointaines terres, celles du comice d'outre-Atlantique. Nom d'une tique ?

Deux heures, sept minutes : telle allait être la durée de mon calvaire.

Si le Mont Calvaire est également appelé Golgotha (de l'araméen *gulgota*) et renvoie au crâne, la suite du premier opus iro(n)manesque ne convoque, hélas, rien qui ne demande une participation encéphalique (ni phallique non plus, d'ailleurs) de la part du spectateur.

Le caractère monolithique de cette production et l'arrivée

CARAPACE

massive en gros sabots (de type bovin plutôt qu'herbacé – renseignez-vous donc à propos des Sabots de Vénus), eux, ne manquent pas d'exister.

L'aridité générale aussi semble être de mise, entre une crédibilité frisant la consistance d'une peau de zébi et la présence d'une intrigue aux méandres aisément comparables aux mirages entrevus par Dupond et Dupont (mais si, souvenez-vous, *Tintin au Pays de l'or noir*...)

Le personnage principal, après avoir connu l'âge d'or, décroît sensiblement vers celui de la rouille, quand la figure de l'anti-héros se voit poussée à l'extrême, jusqu'à la totale annihilation de toute virilité.

Lorsque le générique de fin retentit, sur un air bien connu d'AC/DC, *Highway to Hell*, je me dis alors que le titre de cette musique résume à merveille mon parcours initiatique - nom d'un moustique ? Vous l'aurez compris, en tant que créature arachnéenne, je me nourris essentiellement des meilleurs insectes en évitant soigneusement toute carapace, qu'elle soit d'écailles... ou d'acier. ● Laure GIROIR

GUIDE KULTUR DU NAVET

SEX & THE CITY 2

RÉALISÉ PAR MICHAEL PATRICK KING,
AVEC SARAH JESSICA PARKER, KIM CATTRALL,
KRISTIN DAVIS...
2H26 / **SORTIE : 2 JUIN.**

Salut les filles ! Franchement j'ai failli me mettre en retard pour vous. Déjà j'ai dû pousser 500 mètres en talons jusqu'au vulgaire ED car, depuis Cannes (Mon dieu quelle merveille !), mon point de ralliement avec les bitches du quartier (Shopi) a été remplacé par Monop'City. D'effroi, j'en ai cassé mon ongle. Note : faudra que je prenne une aprem pour étudier les crèmes qu'ils ont. Même si je sais qu'avec ma carte rose pailletée du club Sex and the City, j'ai des réducs de 5% à Séphora. En plus, ma servante n'était pas là, elle promenait « Cristal » (mon pékinois) au Luxembourg pour la petite commission journalière. J'ai même hésité à partir défilé sur Montparnasse parce que j'avais, ne le répétez pas, un poil hirsute qui a poussé sur mon sein droit. Mon dieu quelle horreur. J'ai appelé en urgence Carrie pour lui demander conseil de réparation mais elle avait trop mal à la tête à cause de Miranda qui s'est

faite larguer (m'étonne pas) et de son mec qui a de nouvelles amies à poil sur Fakebook. Sur la route de l'UGC, il y en a une habillée comme un sac qui ose me couper la route pour foncer vers les machines à cartes parce qu'ici c'est de la V.F. Faut pas déconner avec les sous-titres les filles, on est new-yorkaise ou on l'est pas. Entre deux les charmants garçons du bar se sont retournés sur son passage... Mon dieu quelle horreur. La tête qu'ils ont du faire quand je suis passée derrière elle avec mon ensemble haut « I'm Bitch and I'm Proud », jupe fendue, string argenté. Mais rassurez-vous les filles, j'ai self-control mon hémisphère sud. J'avais rendez-vous avec l'Histoire.

Sur mon blog, depuis que j'ai publié mes résultats du Quiz Elle « *Es-tu une femme Sex and the City ?* » tout le monde sait que je suis une fan de la série. Ça passait d'ailleurs sur la meilleure chaîne du paf. J'ai loupé le premier volet au ciné mais là je compte bien me rattraper. Que vous m'ayez lâchée pour vos mecs ou pas. Mon entrée de diva dans la salle éclabousse les regards. Putain y'a des mecs. Ils ont raison, ils peuvent en apprendre sur moi avec Sex 2. A condition qu'ils soient beaux gosses. Le film est un peu long (j'allume mon I-phone 9 fois) mais je prends mon pied quand les

filles, hystériques, s'extasient bouche en cul-de-poule toutes les 2 minutes sur les suites royales, les tablettes de chocolat à la Ronaldo et les limousines. Le mieux c'est quand elles disent « Fuck la crise, allons à Abu Dhabi ». Et puis franchement les filles, ce film donne envie d'avoir des poupons et de se marier. J'étais contre avant mais maintenant je suis archi pour. Sur le boulevard, après qu'un immonde clochard ait foncé vers moi en criant un « Lèche-moi chérie », des mecs me sifflent en aspirant l'air à l'intérieur de leur bouche. J'adore mais j'ai pas le temps d'échanger mon 06, faut que je raconte ça sur mon blog et surtout que je m'occupe de mon poil. Mon dieu quelle horreur. ● **Queen BITCH**



AGENCE TOUS RISQUES

RÉALISÉ PAR JOE CARNAHAN,
ÉCRIT PAR JOE CARNAHAN, BRIAN BLOOM
& SKIP WOODS,
AVEC LIAM NEESON, BRADLEY COOPER,
QUINTON JACKSON, SHARLO COPLE...
1H54 / **SORTIE : 16 JUIN.**

L'été approche, vous êtes un spectateur mâle et vous n'avez pas envie d'aller voir le nouveau Depardieu ou des bourgeoises fashion causer mariage, mode et droits de la femme ? Ca tombe bien, il y a *L'Agence tous risques* ! Sorte de *Charlie's Angels* au masculin, cette adaptation bigger than life de la série culte des eighties joue la carte certes facile du délire fun, comme *Charlie et ses drôles de dames*, *Starsky & Hutch* ou *Chapeau melon et bottes de cuir*.

Hannibal Smith s'évade - baston dans un garage - Hannibal rencontre Barracuda qui vient de retrouver son célèbre fourgon GMC customisé - gunfight dans le désert - sauvetage de « Futé » Peck qui rencontre Barracuda - poursuite en voitures - les trois rangers rencontrent Looping - poursuite en hélicoptères - « *J'adore quand un plan se déroule sans accroc* » - FIN du générique de début. Voilà un échantillon de ce qu'on prend en pleine face en quelques minutes introductives. Le reste est à l'avant, pour le plus grand plaisir du spectateur mâle qui aura bien compris que la vraisemblance n'est pas au programme de cette foire à l'artillerie lourde, ce pourquoi il ne s'étonnera pas qu'un tank vole ou que nos héros jouent au domino avec des containers sur un port dévasté. Le quatuor fou d'ex-marines marginaux mène la cadence à un rythme effréné proche de l'hystérie, entre gags, complicité virile et explosions.

Alors qu'ils vont tâter de la sulfateuse en Irak (c'est la mode), la A-Team est victime d'un complot et se retrouve courcée par le Hibou de *Watchmen* (savoureux Patrick Wilson) et par leur collègue Jessica Biel, seule femme du casting mais pourtant aussi burnée que les autres gros bras. Oui, *L'Agence tous risques* est une ode décérébrée à la testostérone, un chant d'amour à la destruction, un parfum de napalm, un bal pyrotechnique, et pourrait se résumer à une paire de couilles en sueur, pardonnez l'expression mais elle est de mise ici. Torché avec savoir-faire par le décidément très doué Joe Carnahan (le noir *Narc*, le fun *MiSe à Privé*), qui semble ici se venger de ne pas avoir pu réaliser *Mission : Impossible 3* car viré par Tom Cruise, cette A-Team est un parfait apéritif (si l'on remplace le pastis par de la boisson énergisante) pour ceux (dont moi) qui attendent *The Expendables* comme le Messie. ● **John CHARPIGNY**

DOSSIER

SPÉCIAL FESTIVAL DE CANNES

Crises.

Cette année, la dernière édition du Festival de Cannes a connu ce que l'on pourrait appeler sa traversée du désert. L'avantage est à chercher du côté d'un ternissement des reflets bling-bling et de l'effilochage d'un tapis de stars dont on pourrait finalement se passer tous les ans.

Voilà pour les extérieurs jour.

Les inconvénients alors ?

Productions filmiques en-deçà de la moyenne, rendez-vous manqué avec un grand cinéaste (Malick) et sélections un peu banales. Il fallait s'armer d'une certaine abnégation pour ne pas fermer ses rétines face à des pellicules reflétant une lumière pâlichonne. Et c'est sans faire dans le cynisme ambiant que l'on peut avouer que les déceptions post-projections pouvaient se lire sous les valises lasses de la plupart des globes cinéphiles. Heureusement rattrapées par des trouvailles piochées dans les sélections parallèles, on rapportait de nos seaux quelques bons grains embobinés de ce temple un peu grippé.

Enfin, c'est face au petit écran que l'on a pu soupirer et vu que le jury de Tim Burton ne s'était pas trompé ! Le rayonnement du festival en fut sauvé.

Dossier concocté par Romain GENISSEL, Sophie BOYENS, Rita BUKAUSKAITE, Elise LE CORRE, Laura PERTUY, Cyril SCHALKENS & Franck UNIMON.

COMPÉTITION
OFFICIELLEONCLE
BOONMEERÉALISÉ PAR APICHATPONG WEERASETHAKUL
[THAÏLANDE].PALME
D'OR

Aux pouvoirs extraterrestres, le dernier film d'Apichatpong Weerasethakul sonne comme une formule magique. On n'est pas surpris que Tim Burton, cinéaste d'une originalité aussi généreuse, lui décerne le prix suprême du festival de Cannes.

Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures résume la ligne narrative de l'histoire, limpide et simple, mais au sujet beaucoup plus compliqué : mémoire, souvenirs, transmigration des âmes. C'est un dernier voyage jusqu'à la grotte de sa première existence préhistorique afin de se souvenir. Boonmee est personnification de la région Nabua au Nord-est de Thaïlande, où les souvenirs disparaissent, où Boonmee est une sorte de gardien des vestiges de l'Histoire violente. Pourtant le film dégage une paix intérieure, qui peut être la manière la plus efficace de combattre la censure omniprésente du pays.

Weerasethakul s'est inspiré des deux ouvrages, *Waiting for the Macaws* de Terry Glavin sur la disparition des espèces, des langages et des mythologies, et le deuxième, écrit par un moine sur un homme qui révèle son expérience de la réincarnation. La jungle, propriétaire de ses vies visibles et invisibles, est une toile vibrante de l'œuvre de notre cinéaste et possède une puissance absorbante. Ici le temps reste suspendu, il n'y plus ni avant ni après, ce qui efface toutes les limites entre le jour et la nuit, l'homme et l'animal.

Comme Boonmee remplit sa mémoire par les visions de ses vies passées, le cinéma crée le rêve, puis son souvenir. Le film possède un rapport direct au cinéma et son concept. En ce sens, l'auteur a réussi à poser un regard sur les réalités éphémères avec sa propre ponctuation. On ne peut pas aller contre l'évidence d'un artiste. ● Rita BUKAUSKAITE

DES HOMMES
ET DES DIEUXRÉALISÉ PAR XAVIER BEAUVOIS,
ÉCRIT PAR ERIC COMAR & XAVIER BEAUVOIS [FRANCE].GRAND
PRIX

Xavier Beauvois est un réalisateur qui met un point d'honneur à traiter avec la plus sincère honnêteté les sujets qu'il aborde dans ses films. Près de nous, il suffit d'avoir vu *Le Petit Lieutenant* pour le comprendre. Aussi, l'idée de le voir s'emparer d'une de ces histoires qui font la grande Histoire (l'enlèvement et la mort des moines de Tibéhirine) a donné lieu à toutes sortes d'interrogations. Farfelues (allait-on voir les gentils moines contre les méchants islamistes ?) et plus pertinentes (au contraire, allait-on faire montre de complaisance envers le GIA et consorts ?) Point de tout cela. Le vrai de vrai des Flandres a fait un film de peur. Celle de l'enlèvement de sa propre personne. Et d'amour. Celui des autres. Et d'une des manières de le trouver et l'appliquer : le Grand Gaillard au dessus de nos têtes.

Ainsi, lors du film les moines évoluent-ils entre ces deux aspects : foi et questionnement. Certains s'interrogent plus que d'autres. Le serment vaut-il la menace ? Lambert Wilson interprète le frère qui est plus ou moins à la tête du monastère, et qui en effet le croit. Pas par bravade héroïque, mais simplement à la fois parce que les habitants des alentours reposent en grande partie sur eux, et aussi parce que « fuir (aussi) c'est mourir ». Néanmoins, chacun a la liberté de faire ses propres choix, et y est amené. La direction d'acteurs est superbe en ce sens que chacun des moines est mis en lumière, si l'on ose dire, et qu'il n'y a pas un ou deux leaders et des suiveurs, qui seraient choisis en fonction de leur « bankablitude ». Néanmoins, en grand subjectif que je suis, je tiens à souligner l'exceptionnelle performance de Michael Lonsdale, grand homme de cinéma s'il en est, qui nous offre à travers son personnage un des plus beaux cadeaux que peut offrir l'art en général : le charisme d'un « esprit libre ».

Entendons-nous bien : il ne s'agit pas ici d'un film sur la religion. Mais sur l'engagement. Qu'est-ce au fond que de consacrer sa vie à ses convictions, de vivre ce que l'on pense ? De savoir distinguer le dévoué du dévot ? De ne rien prétendre imposer, mais de chercher à comprendre tout et tous, surtout lorsqu'on est dans la position de l'étranger ? Le moine est-il différent du pauvre gosse qui meurt au champ de bataille, lorsqu'il choisit de faire face à la peur et au danger dans la fraternité et la foi, que ceux qui en sont dépourvus pourraient appeler l'intime conviction ?

Un dernier mot, plus consensuel : le texte parlé à la fin du film, qui est la retranscription du vrai testament du frère qu'incarne Lambert Wilson, est un des plus beaux textes chrétiens et inter-religieux qui soient parvenus à mes oreilles. Car je confesse aspirer moi aussi à ce « qu'il nous soit donné de nous retrouver, larrons heureux, en paradis. » ● Cyril SCHALKENS

PRIX
DE LA
MISE EN
SCÈNE

TOURNÉE

RÉALISÉ PAR MATHIEU AMALRIC, ÉCRIT PAR M. AMALRIC, P. DI FOLCO, M. NOVAIS TELES, R. VALBRUNE, AVEC MATHIEU AMALRIC, MIMI LE MEAUX, DIRTY MARTINY, ROKY ROULETTE, KITTEN ON THE KEYS...
1H51 / **SORTIE : 30 JUIN [FRANCE]**

Waaaaaa ! *Tournée* s'ouvre sur un rugissement féroce, un cri primaire échappé du titre proto-punk d'un groupe de haute dépense électrique appelé les Sonics. Cet écho battra la mesure, enverra valdinguer un certain statisme mortifère pour faire gicler un arc en ciel de paillettes sur la route de ce joyeux cirque qu'est une tournée. Plongée Glam-Rock.

On pouvait craindre que l'acteur le plus talentueux de sa génération, Mathieu Amalric, allait comme son père de cinéma (Arnaud Desplechin) prendre un peu trop au sérieux sa position d'auteur et son statut de privilégié. Or son film en appelle plus à la rythmique des corps, à la plastique généreuse de ces actrices du New Burlesque (sorte de music-hall excessif) qu'à ces films investis d'une mission en faveur de bavardages accablants, bien trop cérébraux pour le spectateur ordinaire de cinéma. Mouvement qui dessine un circuit provincial et cinéma qui trace un baume à lèvres entre notre vieux Monde et l'Outre-Atlantique, *Tournée* s'inspire à la source cassavetienne (l'impresario Amalric est grisé en Ben Garzara de *Meurtre d'un bookmaker chinois*) pour y réhabiliter (un peu de) son montage précipité et plus essentiellement cette fièvre que traversent ici des corps de poupées exubérantes et bandantes d'énergie.

Pas de vue en surplomb ni d'échiquier distant mais un regard bienveillant qui transforme des numéros de chant et de danse grivoise en scènes d'ivresse, de grâce charnelle, à la vue desquels les poils se hérissent comme le guidon nasal de ce bon vieux Dali. On reproche déjà à Amalric de ne pas faire trop de cas individuels de ces cinq géniales actrices. Rétorquons alors que chaque numéro de la troupe de ces American Dolls révèle une belle part d'elles-mêmes et de ce qui, sur scène et en coulisses, remue derrière leurs froufrous et papillonne sous leur eyeliner.

Mais si l'on doit trouver un défaut au tracé de *Tournée*, ce serait, outre une jolie scène de drague prise en chemin, ce retour plus convenu, disons éhémé, du personnage d'Amalric sous une grisaille parisienne soigneusement évitée jusque-là. Malgré cette visite flippante du spectre du cinéma auteuriste français (la question rabâchée du père...), l'aventure refondera son énergie inaugurale pour se clore sous la forme d'une stase, reconfortante et moins alerte. Ode à la désobéissance, pied dans le popotin contre tout ce qui est rigide, uniforme et anorexique, le remuant *Tournée* nous entraîne au rythme d'un joyau bordel et d'un tannage où, bien essoufflé et rincé, on ne voudrait plus lâcher prise. ● Romain GENISSEL

~ **NEW YORK DOLLS**
– Looking for a Kiss

~ **KINGSMEN**
– Money

~ **BLONDIE**
– X-Offender

~ **DAVID BOWIE**
– Queen Bitch

~ **MARTHA AND THE VANDELLAS**
– Dancing in the streets

~ **T-Rex**
– Jeepster

~ **ROXY MUSIC**
– Do the strand

~ **WANDA JACKSON**
– Let's have a party

~ **ECHO AND THE BUNNYMEN**
– Lips like a sugar

~ **YEAH YEAH YEAHS**
– Tick

Outre le renversant « Have love Will Travel » des Sonics qui ouvre et clôt *Tournée*, le score du film contient des morceaux bravaches et tout aussi explosifs tels le « I Put a spell on You » du diabolique Screamin' Jay hawkins ou la reprise des Kingsmen « Louie Louie » par Iggy Pop lui-même. Chants caverneux (Iggy), braillards (The Sonics), grivois (Jay hawkins), ces morceaux en appellent tous à une extravagance freaks, à cette sève excessive et décadente, totalement en phase avec le filmage de ces numéros de cabaret que la musique accompagne.

Réinventons alors la pulsation de *Tournée* autour d'une B.O. rétro, parée ici de paillettes glam, de mélodies sucrées et autres danses androgynes :

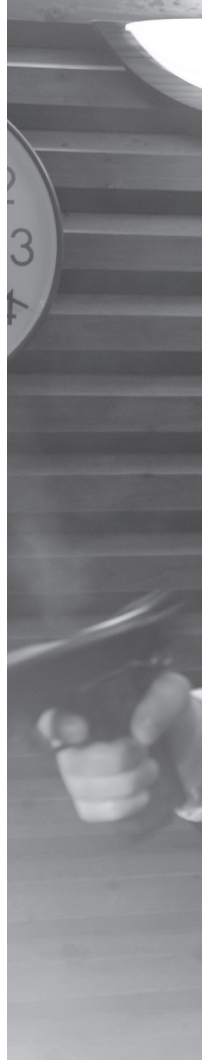
FACE B/O



ANOTHER YEAR

RÉALISÉ PAR MIKE LEIGH [BRITANNIQUE].

Mike Leigh, grand imagier de l'English summer rain semble avoir voulu s'essayer à une structure narrative circulaire non sans rappeler le *Printemps, été, automne, hiver*, printemps...et printemps de l'ami coréen Kim Ki-duk. Et c'est bel et bien du côté asiatique qu'il faut se pencher pour trouver une parade à une crise scénaristique relativement consumante. Ici pas de véritable drame autre que celui qui enserré une corolle de personnages dont la vie s'échelonne devant nos yeux sous la jolie cadence des saisons. Un couple dont le bonheur laisse béat biberonne une dépressive chronique et un gros plein d'bière so British tandis qu'un montage relativement intelligent vient nous servir les moments clés d'une existence semblable à tant d'autres. Bim, on se prend toute la théâtralité de Mikey dans la gueule ; et ça fait plutôt du bien. *Another year* dégouline de répliques incisives délicieusement retentissantes agrémentées d'une science de la gestuelle tout à fait remarquable. Autant de portraits de personnalités que nous avons tous déjà croisées, que l'on croitera encore en tentant d'en démêler la complexité. Leigh en propose un décortiquage fort en bouche, sacrément bien amené par Imelda Staunton dans une scène d'ouverture qui résume toute la misère d'existences inavouables en même temps qu'elle interroge les façons d'engager un récit d'une banalité toute transcendante. ● Laura PERTUY



OUTRAGE

RÉALISÉ PAR TAKESHI KITANO [JAPON].

Les films de certains réalisateurs ressemblent à des dépositions. Takeshi Kitano est un réalisateur collatéral. Son cinéma radical dispose de plusieurs publics. Il y a le public qui s'agenouille devant ses films de yakuzas. Le public éperdu devant *Kids return*, *l'été de Kikujiro*, *Dolla*, *Zatoichi*, *Achille et la tortue*...

Ces différents publics ne constituent pas forcément les cinq doigts d'une même main, d'un même âge, d'une même classe sociale...ou d'un même sexe.

Outrage contentera les adeptes de la démonstration aortique. A Cannes, *Outrage* a choqué. On a parlé de film très violent. Kitano, entrepreneur hyperactif, nous a pourtant déjà plusieurs fois proposé des projets qui combinaient architecture du contretemps et architecture du démembrement. *Outrage* a conservé de l'humour. La poésie a disparu. L'ensemble des acteurs auxquels nous étions habitués autour de lui, aussi. Néanmoins, Kitano fait d'*Outrage* un film qui réconfortera certains de ses adeptes et lui en gagnera d'autres. *Outrage* est bien un film de Kitano, artiste écartelé entre la vie et la mort. ● Franck UNIMON



THE HOUSEMAID

RÉALISÉ PAR IM SANG-SOO,
ÉCRIT PAR GENA KIM & KI-YOUNG KIM
[CORÉE DU SUD].

Prenez une situation vue maintes et maintes fois pour quiconque a une grand-mère et se doit de regarder les feuilletons plus vieux que Jacques Chirac : un homme qui a tout, et ne connaît pas d'autre état de fait, se dépense auprès de sa femme de ménage car sa (sublime) femme tout court est enceinte. Ajoutez-y du suspense, une vision acerbe mais réaliste (semble-t-il) de la haute société coréenne et un bout de chou qui ferait fondre les plus rocaillieux d'entre nous, et vous obtenez l'un des films les plus sous-estimés de cette édition 2010 du Festival.

La critique « officielle » ayant plus qu'incendié cette bande, j'entends user ici d'un peu de mousse carbonique. Non, l'érotisme n'est pas en dessous des attentes : les promesses (surtout celles des bandes-annonces) n'engagent que ceux qui y croient, et surtout ceux qui vont voir un film pour s'encanailler en demeurant bon chic bon genre, pour rester poli.

Non, le scénario n'est pas plus invraisemblable que celui d'un soap, comme dit plus haut. Un tel reproche vient si on ne s'attendait pas spécialement à un thriller sentimental, comme c'est le cas ici. Pour ma part, je ne savais pas à quoi m'attendre.

Et enfin non, le final n'est pas excessif : un peu de romanesque que diable ! Pour une fois que la critique sociale ne se pare pas d'un réalisme outrancier...

Allez, un peu de bonne foi : qui n'a pas pesté contre ces femmes de la haute société qui punissent une femme de classe « inférieure » pour les erreurs et les choix de vie qu'elles ont faites elles-mêmes ? Qui n'a pas apprécié la sensualité bien présente dans la première partie du film ? Et qui n'a pas fondu devant ce petit ange apte à rendre gaga le plus endurci des forbans, tant par son innocence pas encore pervertie que par sa tête beaucoup plus pleine et (bien) faite à quatre ans que nombre d'adultes ? ● Cyril SCHALKENS



HORS-LA-LOI

RÉALISÉ PAR RACHID BOUCHAREB [FRANCE].

Hors-la-loi. Rappelons qu'avant même sa projection à Cannes, ce film était tracté par le ressentiment de quelques unes et quelques uns. Précisons aussitôt que la couleur politique du député engagé comme celle des anciens de l'Algérie française emportés dans cette harangue anti *Hors-la-loi* importe peu : dès lors que l'on fait partie des « dirigeants » d'un parti politique, de l'élite – ou d'une partie de la mémoire- d'une nation, l'équivoque et le retentissement –violents- de nos actions restent les mêmes. Dès que l'on a décidé de faire corps avec la moelle de nos pulsions sans la moindre modération.

Bouchareb, lui, pouvait-il totalement ignorer que son film *Hors-la-loi* allait bousculer et faire saillir de l'agressivité ? Impossible. Au moins depuis son film *Indigènes* en 2006 (Prix collectif d'interprétation masculine à Cannes).

Mais Bouchareb, dont le premier long métrage comme réalisateur, *Baton Rouge*, date de 1985, est aussi un producteur audacieux. Le producteur des films du réalisateur Bruno Dumont dont *L'Humanité*, en 1999, avait obtenu le grand prix du jury et le double prix (chahutés) d'interprétation féminine et masculine à Cannes, c'est lui. Bouchareb ne fait pas dans le film convenable et passe-partout. Son *Hors-la-loi* ne pouvait donc pas, ne devait pas, être une de ces comédies superficielles, basanées et rigolotes qui se projettent dans l'ombre.

Les anti-*Hors-la-loi* lui reprochent d'être un film révisionniste. Bouchareb aurait réalisé un film inexact d'un point de vue historique. Bouchareb serait un falsificateur et un manipulateur. Soyons plus excessifs : selon les anti-*Hors-la-loi*, Bouchareb serait un extrémiste. Et, pourquoi pas ? Un terroriste. Certains anti-*Hors-la-loi* y pensent forcément. Dans *Hors-la-loi*, trois frères algériens, nés en Algérie, y combattent la colonisation française en servant le FLN (Front de Libération Nationale) sur le territoire

français avant l'indépendance du pays le 5 Juillet 1962. En 2009, Ben Laden et des intégristes religieux islamistes ont dû vraisemblablement assurer les cascades du film...

Pour inexact que puisse être *Hors-la-loi* sur certains faits historiques, nous avons tout de même compris depuis longtemps qu'une colonisation est un mode de vie qui se distingue sensiblement d'un séjour en thalassothérapie, non ? La colonisation et la fin de la colonisation en Algérie – comme ailleurs- ne se sont pas faites à coups de massages et de bains de boue myorelaxants.

Aujourd'hui, si l'on prenait le temps de répertorier en France, le nombre de films grand public qui ont pu être réalisés sur la guerre d'Algérie ou l'esclavage, on s'apercevrait sans doute qu'il n'y en a aucun. Ou très peu. Il y a plus de dix ans, Bertrand Tavernier avait réalisé un très beau documentaire, *La guerre sans nom*, sur la guerre d'Algérie. Un documentaire constitué par les témoignages de simples appelés durant le conflit. Le film était resté maximum deux semaines à l'affiche dans une seule salle (d'art et d'essai) à Paris. Une seule salle. Deux semaines.

Ce n'est pas la faute de Bouchareb, si, avant lui, personne en France n'a osé ou n'est parvenu à réaliser des films sur des sujets cicatriciels comme il sait le faire pour le grand public.

Bouchareb, c'est aussi celui qui a réalisé des films comme *Little Senegal* (2001) et *London River* (2009), deux films porteurs d'ouverture culturelle et aussi d'apaisement par rapport à une même douleur commune que l'on soit blanc ou pas.

Enfin, en décidant d'être absolument contre *Hors-la-loi* (surtout si on ne l'a pas vu), que fait-on ? On continue de vouloir ordonner à une personne de se taire. On continue de se comporter en colonisateur ou en dominateur. Et après ça, on s'étonne que certaines personnes se révoltent...

Dans quelques années, on remerciera et on félicitera Bouchareb pour ses films aussi imparfaits soient-ils. Et on le citera en exemple. ● Franck UNIMON

BIUTIFUL

RÉALISÉ PAR ALEJANDRO GONZALEZ INNARITU [MEXIQUE].

Innaritu est de ceux qui semblent portés par une mission humanitaire en faveur des déshérités, exilés et opprimés de tous les pays. Suivant ce statut et l'adoption de cette conscience, son cinéma a élargi un champ d'investigation de plus en plus vaste. Un territoire mondial où les civilisations s'entrechoquent et les langues se croisent en un grand trafic de simulacres et de ficelles nouées, il faut bien le dire, avec de moins en moins de subtilité.

Avec *Bitutiful*, Innaritu s'est séparé de son scénariste attitré et s'est éloigné de son système de prédilection, le film-choral. Il a choisi de poser sa caméra dans les quartiers pauvres de Barcelone et la centrer sur un père courage (Barden qui, félicitons-le,

n'en fait pas des tonnes) participant au commerce des travailleurs immigrés afin de nourrir et s'occuper de ses gosses délaissés par une mère atteinte de troubles bipolaires. Le poids du monde sur les épaules donc. Surtout que ce dernier est atteint d'un cancer de la prostate, doit porter des couches et atteindre son chemin de croix. Inutile de préciser que la réalisation d'Innaritu détient quelque chose d'assez virtuose, incluant bien ce flux contemporain dans les liaisons et contemplations qu'il produit. Mais s'attaquer à un tel sujet, dégager un tel constat du monde en un seul bloc a quelque chose de si accablant (et trafiqué) que l'on en est asphyxié. Face à ce tract d'ONG qui se voudrait offensif (les migrants morts jetés à la mer) ainsi que ces effets mégalo et empathiques (musique, réalisation éparpillée) dont le mexicain n'arrive décidément pas à se défaire, on est loin d'être aspiré et finalement atteint d'un rejet troué par la reconnaissance de quelques moments de brio. ● Romain GENISSEL

HORS
COMPÉTITIONQue tal
Diego Luna ?

ABEL

RÉALISÉ PAR DIEGO LUNA [MEXIQUE].

La rédac' de Babel n'ayant pas vraiment été transportée par le faible rugissement du premier long signé Diego Luna, vous trouverez ci-dessous quelques questions qui ne se rapportent pas directement au film mais plutôt à cette première grande expérience de l'acteur qui profite du bel engouement dont jouit le Mexique cette année...

INTERVIEW

Babel : Quels appuis financiers avez-vous reçu pour *Abel* ?

Diego Luna : Avec Gael Garcia Bernal, nous avons une boîte de production, Canana, et puis John Malkovich a présenté une pièce (*The good canari*) à Mexico il y a deux ans, période où il a remarqué notre travail. Par la suite, je lui ai demandé de nous aider à produire *Abel* ; il était nécessaire de bosser avec quelqu'un qui comprenne le contexte et les spécificités du film afin de donner à celui-ci une portée universelle.

Babel : Le Mexique est fortement représenté cette année à Cannes...

Diego Luna : En effet. On passe du film d'Iñárritu au type qui a monté son film avec 15000 dollars. Il n'y a plus de règles aujourd'hui. On a Reygadas par exemple qui est un réalisateur fantastique et dont les deux premiers films ont été financés par la France. Les films ne devraient pas avoir de nationalité.

Babel : Qu'est-ce que ça fait de voir une partie de soi projetée devant une salle entière ?

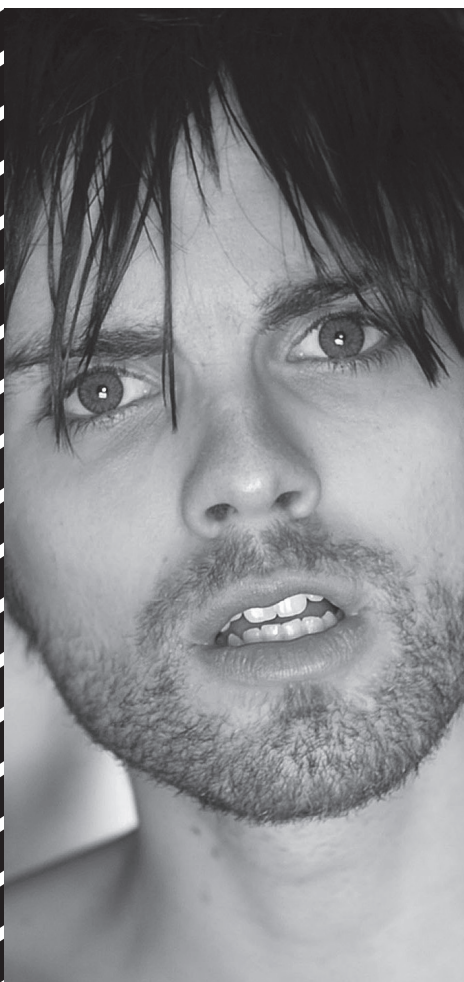
Diego Luna : C'est parfois douloureux. Je n'ai jamais pris de plaisir à regarder le film ; je souffre de ces moments où les gens rient alors que ce n'est pas mon intention de créer cette réaction. Tu veux avoir le contrôle tout le temps, changer les petits détails. Je pense que c'est pour ça que les réalisateurs présentent leur film, quittent le cinéma puis vont dîner. ● Laura PERTUY

TAMARA
DREWERÉALISÉ PAR STEPHEN FREARS
[BRITANNIQUE].

Le vieux Frears, fidèle à lui-même, nous trinqueballe encore une fois à travers le pays de la Reine et ses campagnes. Son nouveau film, *Tamara Drewe* est une comédie de mœurs grinçante qui ne révolutionne rien mais qui mérite le détour.

Notamment pour la silhouette impeccable de son actrice principale et pour la qualité du reste du casting (à noter les prestations de Bill Camp et de la toute jeune Jessica Barden). Mais également pour sa fin, décalée et irrévérencieuse. Le tout joliment ficelé d'un humour so british.

Tamara Drewe est le film idéal à proposer à votre mère qui vous tannera cet été pour aller au ciné avec vous. C'est une jolie manière d'éviter la dernière neuneucherie du type *La Tête en friche* et de faire plaisir à tout le monde. ● Sophie BOYENS



KABOOM

RÉALISÉ PAR GREGG ARAKI [ÉTATS-UNIS].

Après un passage guilleret à Cannes avec *Smiley Face* en 2007, Gregg Araki enfourche à nouveau les destriers étranges de la croisette et accouche d'une œuvre qui vient clore sa fameuse Teen Apocalypse Trilogy. La phosphorescence d'un visage évocateur à la beauté foncièrement adolescente ouvre les festivités dans un enchevêtrement de plans informels, ne répondant à aucun des codes préétablis par un quelconque cinéma de genre. Rien de bien surprenant jusque là puisque qu'Araki passe ses films à façonner une interprétation très engagée de la série B. *Kaboom* représente l'apothéose d'un portrait de la jeunesse américaine portée par de grandes figures détournées des polarisations adolescentes : futur, sexe, drogues, etc. De plus, l'esthétique cartoonnesque de scènes parfaitement délirantes interroge les moyens actuels de représentation et le rapport entre l'être et l'image, réflexions déjà amorcées dans l'excellent *Doom Generation*. Le propos adopte donc des formes plus modernes mais on constate bien peu de changements entre les junkies en perdition de *Nowhere* et la folle fricassée d'illuminés qui parcourt *Kaboom*. Ne pas voir là de régression mais une continuité des comportements qu'il nous est donné d'étudier sous un aspect bien singulier, nervuré d'allusions fantasques et de répliques puissantes. Au cœur de cette course vers l'apocalypse, orifice révélateur des existences de chacun, une variation sur le sexe, ici traité comme un véritable vecteur d'intimité entre les genres. Terriblement jouissif. ● Laura PERTUY

YOU WILL MEET A TALL DARK STRANGER

RÉALISÉ PAR WOODY ALLEN [ÉTATS-UNIS].

On peut affirmer aujourd'hui que *Match Point* et l'arrivée de Scarlett a sauvé le cinéma d'un Woody Allen en perte de verbiage au début des années 2000 et quelque part freiné par le productivisme aisé, peinarde, qu'on lui connaît. Or la suite invitait à plus de scepticisme tant elle reposait sur un filmage ambiance série télé du pauvre (*Le Rêve de Cassandra*), prônait trop de bavardages séniles (*Whatever Works*), ou ne provoquait pas l'adhésion totale (*Vicky Cristina Barcelona*) en raison d'un trip carte postale pantouflard. Mais les visites de Woody intriguent toujours et nous aimantent comme si on allait bavarder avec un ami lointain, proche complice en formules tordantes et joyeuses vérités.

Titre à rallonge, récit limite choral, il faudrait le papyrus de Jack Kerouac pour faire le tour de cette ronde marivaudée et décrire le vent d'obsessions qui souffle entre ces couples en crise, belle-mère débordante adepte de la voyance (géniale Gemma Jones) et papy tellement flippé par l'imminente faucheuse qu'il se paie viagra et bimbo au cerveau débranché. Peut être que les passages les plus prenants se jouent autour du couple central (Naomi

Watts- Antonio Bandeiras) écartelé entre le désir et l'incapacité même d'entamer un changement de cap (écrire un best-seller, draguer la voisine, sortir avec son patron galeriste tisseur de jupons), finalement bercé par de faibles illusions. Même si tout se repique dans d'autres films, le tableau du bonimenteur réserve de francs moments de décripations (l'impossible liaison du papy et de la bimbo) et Woody s'avère toujours ce croqueur cruel conduisant sa sarabande avec forces renversements et un soupçon tragique retrouvé.

Autour des compétiteurs qui cimentent leur mur de cinéma avec la glaise miséreuse (et accablante) du monde, ou d'un Gregg Araki qui jute le récit de son *Kaboom* comme s'il n'avait jamais appris des acrobaties narratives de l'ado qu'il était (ou voudrait rester), le binoclard (et bob cannois) contrebalance durablement, imprime son habileté d'ancien et, bien en jambes, finit par charmer, ne serait-ce qu'en distribuant cet hommage à *Fenêtre sur Cour* qui dit tout du phantasme amoureux. ● Romain GENISSEL

DES FILLES EN NOIR

RÉALISÉ & ÉCRIT PAR JEAN-PAUL CIVEYRAC [FRANCE].

Le propre du cinéma est de nous faire vibrer. On ne saurait décemment qualifier un film où l'on a été sincèrement touché de mauvais. On le fait parfois, mais c'est par complaisance envers un certain establishment, qui se bouche le nez au moindre soupçon de pathos sans même vérifier si ce mot est pertinent. Que dire sinon que de tout mon périple sur la Côte-d'Azur, ce film est celui qui m'a le plus touché. Par sa justesse, de propos et d'interprétation. Par précisément son absence de pathos. Par sa plongée au cœur d'une réalité que les cyniques s'empressent de fouler au pied, voire de mépriser : celle des jeunes qui n'ont déjà plus l'envie de vivre, car refusant de « faire avec ». Et qui trouvent une forme de courage en allant au bout de leur refus de ce monde, sans même en espérer un autre, l'autre courage étant, bien sûr, de survivre. Un grand et beau moment de cinéma.

Soit Noémie et Priscilla, lycéennes habitant en province. Elles sont en proie à une violence contre la laideur du monde, et ne pouvant rien y faire, elles la retournent contre elles-mêmes. Sœurs d'âme et de cœur, sinon de corps, seule l'autre permet à chacune de survivre, jusqu'à la prochaine journée. Elles sont leurs piliers respectifs, alors que chaque infime lueur d'espoir est si aisément balayée par les frustrations, l'incompréhension, la cruauté qui les entourent et les submergent.

Je vois poindre à l'horizon les remarques classiques : « pauvres adolescentes, elles ont la vie si dure, comparé aux enfants de Somalie ou de Manille ». Phrase de butor, qui ne comprend pas qu'à cet âge, on ne songe pas à changer soi-même ce qui nous dérange dans le monde, mais on est parfois un puits de sensibilité qui menace de s'effondrer à tout instant avec tout ce qu'on y déverse et où, pour paraphraser honteusement un classique, « les rêves où l'on meurt sont les plus plaisants. »

Les deux actrices sont des blocs d'empathie et de révolte à l'état brut, qui irradient de l'écran jusqu'à votre être intime. (Bien) filmées au plus près de leurs émotions, elles renvoient à une période que tout le monde a vécue à ce moment de son existence, bien qu'elle ait eu des implications et des expressions différentes pour chacun.

La beauté dans l'infinie tristesse. La rage de l'impuissance. La recherche désespérée du salut dans un monde où il faut continuer de marcher ensemble pour ne pas crever. Qu'on se le dise, toutes les larmes ne sont pas honteuses... ● Cyril SCHALKENS

QUINZAINÉ DES RÉALISATEURS

LA CASA MUDA

RÉALISÉ PAR GUSTAVO HERNANDEZ [MEXIQUE].

C'est lors d'une vraie et belle fête du cinéma qu'on se rend compte qu'aussi large qu'on puisse être, on garde des préjugés abrutis. Ça et la platitude des résumés de films. De fait, à la perspective d'aller voir un plan-séquence d'une heure vingt, avec

pour pedigree « Laura et son père Wilson s'installent dans une maison à la campagne pour la retaper sur demande de son propriétaire qui souhaiterait la mettre en vente au plus vite », je m'attendais à une démonstration éprouvante de naturalisme qui solliciterait toute ma bonne volonté... Résultat, j'ai dû perdre une ou deux fibres cardiaques dans l'expédition : chérie, j'ai eu peur !

Bon, les dix premières minutes semblent me donner raison : on suit une jeune femme derrière son papa dans la lande que l'on suppose uruguayenne, vue de dos en caméra à l'épaule, sans autre espèce d'accompagnement sonore que le vent dans les hautes herbes... Mais une fois dans la « maison muette », ce fut une autre paire de manches. Au bout de moins d'un quart d'heure commence un enchaînement qui va éprouver notre myocarde durant plus d'une heure. Tous les « vieux trucs » familiers à ceux qui aiment se faire peur au cinéma sont utilisés, mais avec quel brio ! *Blairwitch* ? Un documentaire sur les escargots ! *Paranormal Activity* ? Une resucée de *Secret Story* ! Devant ce soleil, nombre de néo-classiques de l'horreur palissent puis fondent !

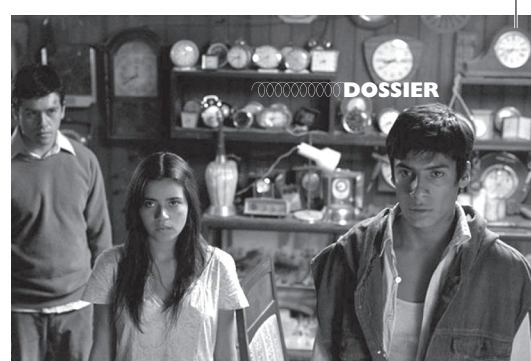
On évoquera pêle-mêle la performance melpoménienne de miss Colucci, par laquelle (pour une fois !) on perçoit le travail en amont sans que cela gêne ; la maestria du réalisateur, pour qui il en est de même que pour son actrice ; la saveur acidulement épicée du twist final ; mais surtout, l'hyperventilation forcée à laquelle j'ai dû m'astreindre pour ne pas me mettre prématurément au pace-maker... S'il obtient le succès (et la distribution !) qu'il mérite, un futur jalon du genre ! ● Cyril SCHALKENS

BOXING GYM

RÉALISÉ, MONTÉ & SONORISÉ PAR FREDERICK WISEMAN [ÉTATS-UNIS].

Un an après la diffusion de *La Danse*, brillante auscultation des bondissantes et gracieuses étoiles de l'Opéra de Paris, Wiseman le documentariste et bâtisseur de chefs-d'œuvre tels *Titicut Follies*, *High School*, poursuit son écoute d'une pratique lointaine mais tout aussi noble que la danse, la boxe. Sport qui requiert la même discipline corporelle, la boxe, filmée par l'œil félin et échevelée par les coupes virtuoses de l'octogénaire, détient en elle des instants aussi fascinants que le filmage d'un uppercut scorsesien ou les crochets chavirant de Michael Mann (*Ali*).

Suivant la démarche d'un cinéma direct qui exclue toutes interventions off et arbitrages du cinéaste (mise à part le choix des prises et les liaisons inhérentes au montage), *Boxing Gym* nous plonge dans une Amérique du melting-pot (des races, des sexes, des générations) où le corps est au travail, transpire ses maux et sculpte sa réussite. La mélodie feutrée des chaussures sur les parquets de *La Danse* se substitue ici au cercle dessiné par des apprentis boxeurs dansant seuls sur le ring ou luttant face au miroir d'eux-mêmes pour acquérir la technique du geste parfait. Magnifique processus d'évolution où l'on fait ses gammes d'équilibriste dehors sur des pneus avant d'atteindre le fameux ring, où la solidarité se bâtit à travers le partage de douloureuses expériences, *Boxing Gym* explore les arcanes d'une humble institution en faisant de ses règles et autres épreuves les rites d'une micro-société obnubilée par l'effort, le rendement et les coups à endurer afin d'accéder à la réussite. Les ecchymoses étant invisibles ici, cette petite salle en bord de route pourrait être le refuge d'un monde où le vrai combat se situe à côté, dans l'en dehors. ● Romain GENISSEL



ANNÉE BISSEXTILE

RÉALISÉ PAR MICHAEL ROWE [MEXIQUE].

Australien exilé au Mexique, Michael Rowe a d'abord fait ses armes au théâtre et se décrit avant tout comme dramaturge. Passé à la caméra très tard, il a présenté à la Quinzaine des réalisateurs un huit-clos masochiste et radical lors d'une séance aussi marquante que réfrigérante.

Immigrée mexicaine partie tenter ses piges de journaliste à Mexico, Laura est une femme boulotte qui ne roule pas mais stagne sans amis (mais avec moult spaghettis) sur son canapé et entre les parois de sa vacuité cafardeuse. De temps à autre, en panne de désir, elle se pomponne, sort et revient accompagnée se faire huiler la tuyauterie (et ce sans jamais que la caméra l'ait accompagnée dehors). Débute alors l'exploration triviale d'une solitude apathique heureusement relevée par la formidable actrice et des séquences avec cadrages au cordeau où Laura pénètre une étrange spirale par laquelle elle va devenir la victime passive de pratiques masochistes assez malsaines.

Si *Année bissextile* n'était seulement qu'un enchaînement de scènes crues, il aurait été étrange que le film soit honoré de la Caméra d'or (premier film). Expérience voguant entre le voyeurisme (distant) et le mystère (Laura coche les cases d'un calendrier avec en point de mire le 29 février), le film, en ne quittant jamais la dépressive Laura, en s'attardant sur l'avant et l'après de l'acte masochiste, joue avec des états qui vont d'un ressenti méchant, sans empathie (finalement échaudé par l'immobilisme empoté de Laura) à une forme d'attente prisonnière, une éprouvante expectation. Coquille vide, défaite du monde social, les relations de Laura ne se basent plus que sur cette pluie de coups qui la remplit, la rend quelque part vivante. Étrange alors, ce jeu érotique auquel elle s'adonne avec un nouvel amant de plus en plus perturbé par la radicalité de ses actes (des instruments aussi) et qui les

font tous deux basculer selon les lois d'une domination brouillée et de la stase (amoureuse ?) post-va-et-vient. Obnubilé par sa logique de maîtrise, Michael Rowe, dépeint alors quelque chose d'assez effrayant, une relation d'addiction amoureuse et brutale où la solitude et les blessures indicibles de chaque partie ne fusionnent pas, ne sont jamais dépassées. ● Romain GENISSEL

INTERVIEW

Votre film est-il une réaction à la mièvrerie de certaines histoires d'amour dépeintes au cinéma ?

Mon film est un rejet de la comédie romantique. Mais c'est avant tout un film qui traite de la solitude et de l'impossibilité de nouer des relations avec les gens autour de soi dans un monde où la solitude semble généralisée.

Comment s'est déroulé le choix de l'actrice principale ?

Monica del Carmen a été affolée à la première lecture du script. Elle a tout d'abord refusé ma proposition puis, après de longues discussions avec son petit ami et sa famille, elle est revenue me dire que cette histoire devait être racontée. Elle m'a ensuite fait pleurer au casting. Le film n'aurait pas eu le même impact si elle avait refusé le rôle.

Au sortir du film, on peut se demander si vous croyez à l'impossible conciliation des sexes ?

Même s'il y a une distance entre les deux personnages, je pense qu'il y a des frictions et des conflits inhérents à toute relation. L'idée est que dans une relation, il y a un mouvement, un constant déséquilibre entre celui qui prend le pouvoir et celui qui le perd.

SOMOS LO QUE HAY

RÉALISÉ PAR JORGE MICHEL GRAU [MEXIQUE].

On entre glacé dans les quartiers pauvres de Mexico. Un vieil homme tombe raide mort en pleine rue, sans réaction des passants pressés. Il allait à son second lieu de travail, pour nourrir sa famille. Son premier est cordonnier dans un petit marché des bas-fonds ; son second, chasseur de chair humaine.

C'est un regard osé que le réalisateur pose sur sa propre ville, en prenant pour sujet le cannibalisme latent que la rubrique faits divers recense parfois dans les journaux mexicains, à côté des pages sport. Réaliste, le film se penche moins sur le dilemme moral que présente la perpétuation du rite cannibale par les enfants, que sur les rouages de la mise à mort : choix capital de la cible, organisation de la table de dissection, sans oublier les panneaux de PVC sortants du plafond, pour limiter le nettoyage post-découpage. Une comparaison de *Somos lo que hay* à la série américaine *Dexter* est parlante. Ici, la main frappe par nécessité, là-bas, parce que la névrose évolue comme une gangrène jusqu'aux doigts.

Si le sujet du film empêche sa diffusion sur sa terre natale, il sait happer sans pour autant faire l'erreur d'un grotesque facile. Le jeu stupéfiant des jeunes acteurs se conjugue à un jeu sur l'espace et les couleurs efficace. Ambiance claustrophobe, teintes fauves ou marronnées et cadrages au cordeau, chaque plan nous prend tous au piège : les adolescents dans celui de la pauvreté, nous dans le rôle de voyeurs à qui l'on n'épargne rien. Les faibles moyens injectés dans le projet donnent un rendu frôlant parfois le documentaire, ce qui ne fait que servir la tension dramatique.

Finalement, on assiste à un premier film prometteur, à la fois sociologique et horripilant, loin du gore hollywoodien et échappant à la tempérance d'un énième documentaire sur les favelas. Le grand prix de la Quinzaine des réalisateurs n'aurait pas été de trop. ● Elise LE CORRE

SEMAINE
DE LA CRITIQUE**SOUND OF NOISE**RÉALISÉ PAR OLA SIMONSSON & JOHANNES STJÄRNE NILSSON
[SUEDE].

Voici l'objet le plus barge, mordant et amplifié de cette quinzaine placée sous l'ombrage de l'obscurité et d'un rai lumineux garanti sans UV. Qui n'a pas reçu les coups de cymbales et les saillies percussives de *Sound of Noise* au moment où le cerveau du festivalier a vu passer bien trop de discours ronronnants, restera sur le carreau, à jamais zombifié quelque part sur un banc anonyme de la croisette.

Sound of Noise c'est une fois encore la Suède qui revient aux affaires avec un de ses films hors-normes, libres d'échapper aux schémas narratifs ronflants et de prôner une inventivité folle. L'histoire : 2 musiciens chevronnés et militants en ont ras les tympans de subir les musiques d'ascenseurs et les mélodies aseptisées qui se déversent un peu partout dans nos cités modernes. Pour reprendre le contrôle sonore de la cité, ils engagent cinq virtuoses de la batterie, une bande de cogneurs frappadings avec qui ils montent une sorte d'opéra organisée autour de 4 happenings bruitistes.

Et là mesdames et messieurs, c'est Roll Over Beethoven, un matraquage en règle de nos petits conduits auditifs qui jusque-là criaient famine et avaient soif de crissemments et autres distorsions bruitistes. Notre bande de dissidents envahissent donc une salle d'opération, s'improvisent équilibristes sur des lignes haute tension et se nourrissent du boucan urbain pour l'amplifier et en composer une symphonie à la mécanique colérique. Les objets du quotidien (tuyaux d'oxygène, machines à détruire les billets) sont employés pour empiler des strates de son et faire de ces bruits un mille-feuille du tonnerre. On les verra même, à bord de pelleuses, pulvériser le bitume d'un parvis d'opéra alors que des envolées lyriques font somatiser l'audience à l'intérieur...

Empruntant au clip ses syncopes et son synchronisme musical, *Sound of Noise* euphorise avant tout grâce à ses quatre pièces bruitistes filmées avec panache et virtuosité (l'une s'appelle « Doctor, Doctor, gimme gas (in my ass) »). Même si le policier musicophobe (Amadeus) chargé de les arrêter est une astuce assez sympa, jamais totalement convaincante, de creuser une petite histoire autour de ces mélomanes anarchistes, c'est l'idée de détourner la violence convenue du monde pour en faire une apothéose de sons (et lumières) qui apparaît ici définitivement jouissive. ● Romain GENISSEL

SANDCASTLE

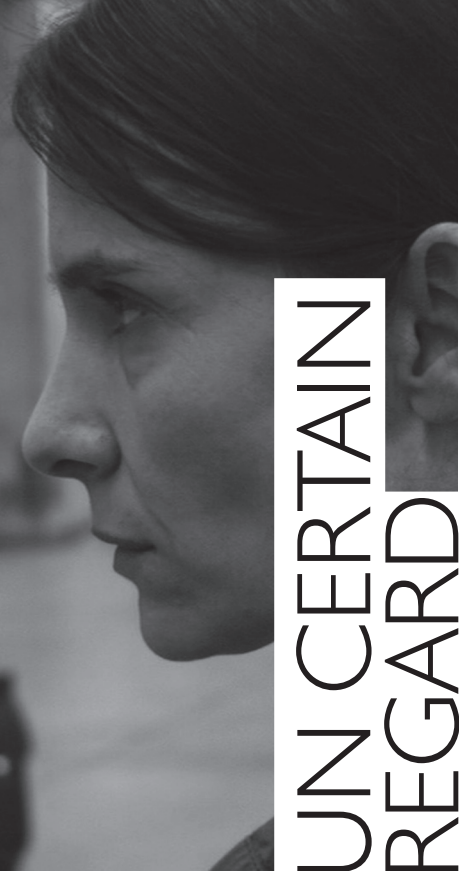
RÉALISÉ & ÉCRIT PAR BOO JUNFENG [SINGAPOUR].

Étant fan de culture asiatique en général, des films de ce continent en particulier, mais n'en ayant hélas qu'une connaissance réduite, je dois reconnaître que la perspective de voir un film singapourien où le « héros » était supposé « reconsidérer les différentes parties de sa vie » (ha, les résumés de films...) me laissait plus que circonspect. Autant pour moi. *Sandcastle* est une œuvre magnifique, sublime quoiqu'un petit chouïa trop longue, sur la dégradation du corps et le rapport que chacun peut entretenir avec son histoire familiale, et les changements subtils que de nouvelles découvertes sur celle-ci peuvent provoquer, surtout chez les adolescents.

Soit un jeune homme, à peine entré dans la majorité, mais possédant déjà une certaine maturité d'esprit, qui va côtoyer ses grands-parents un peu plus qu'à l'accoutumée, et tout en étant témoin de la lente mais inéluctable dégradation de l'esprit de sa grand-mère, il va découvrir qu'il lui manque une partie de la vérité concernant le passé de son père, dont on comprend assez vite qu'il n'est plus parmi nous.

Filmé avec une certaine langueur dans plusieurs séquences, propre à toute une branche du cinéma asiatique, il est certain que l'on tient là un film qui prend son temps et où l'on prend son temps. Après, l'implication émotionnelle qui en résulte ou son contraire, cela relève du 50/50. De toute manière, certains points sont indéniablement réussis : la splendide interprétation de l'actrice qui joue la grand-mère, et des autres acteurs lorsqu'ils interagissent avec elle, constitue une exposition des conséquences d'Alzheimer dénuée de pathos (et non de pouvoir émotionnel...). Et la musique au piano, lancinante à souhait, ne fera qu'accentuer l'effet sus-mentionné « on rentre dedans ou pas », dans les deux cas.

En somme, un film plutôt réussi, avec ses petites étincelles de grâce. ● Cyril SCHALKENS



UN CERTAIN REGARD

REBECCA H.
RÉALISÉ PAR LODGE KERRIGAN [FRANCE].

Rebecca H., ça sonne un peu comme *Anna M.*, œuvre rompue aux embarras de la folie psychotique. Hasard ? Probablement, il n'en reste pas moins que la nouvelle balade de Lodge Kerrigan (*Keane*) nous emmène aux confins d'émotions exacerbés. Itératif, lancinant, on prend un peu peur à la quatrième prise quasi-identique tournée sous nos yeux et puis le prisme métacinétique se révèle trop envoûtant pour nous plonger dans l'ennui. *Rebecca H.* n'a ni queue, ni tête, ou alors sous une lecture intellectualisante qu'il serait un peu dommage d'appliquer au cinéma de Kerrigan, finalement plus empirique qu'il n'y paraît.

On y croise Géraldine Pailhas, abimée dans un jeu de miroirs très propice à une réflexion sur le médium cathartique qu'est la caméra, la frontière si intime entre réalité et fiction mais aussi, pourquoi pas, sur les dérives du star-system. Camaïeu grisant. ● Laura PERTUY



PRIX
UN
CERTAIN
REGARD

HAHAHA !
RÉALISÉ PAR HONG SANG-SOO
[CORÉE DU SUD].

À l'instar du Mexique, la Corée du Sud est venue percuter les écrans cannois de productions farouchement rafraichissantes dans leur traitement singulier des points de vue et autres déambulations narratives (cf. *Poetry* et *The housemaid*). Hong Sang-soo, éternel cinéaste du sentiment amoureux, s'est ainsi permis de chatouiller quelque peu les festivaliers avec son nouvel opus au titre surprenant. Après *La femme est l'avenir de l'homme* et *Les femmes de mes amis*, *Hahaha !* semble donc confirmer une obsession certaine autour des relations sentimentales. C'est sous un assemblage relativement original que nous est présentée une conversation entre deux amis qui s'échangent les récits poétiques de liaisons aux rebondissements aussi savoureux qu'universels. Le roman-photo qui souligne le rythme de la discussion engage le spectateur sur une route diablement érosive tant ce qui lui est montré est révélateur de pulsions et désirs connus de tous. *Hahaha !* s'étire lentement sur une plage iconographique d'une grande douceur, écho de sempiternelles turpitudes qui provoquent rires, pleurs, chaos et syncrétisme. Et ça, à Cannes, c'est déjà pas mal. ● Laura PERTUY



CHATROOM
RÉALISÉ PAR HIDEO NAKATA [JAPON].

Le film tout entier repose sur un concept original et accrocheur, la matérialisation d'un "chatroom", un salon de discussion virtuel. Cette idée qui vient tout droit du théâtre, dont le film est l'adaptation, souligne la contrefaçon des relations qui se tissent derrière nos écrans. Cette réalité biaisée installée, Hideo Nakata n'a plus qu'à y insérer un jeune psychopathe potentiel pour tirer le film vers le thriller. Le plus américain des Japonais sait faire des films de genre bien ficelés, c'est incontestable. Ainsi, on halète tous en même temps, et tous nous essayons d'oublier que nous aussi, cliquons sur l'icône chat de notre ordinateur, quand la leçon de morale se fait pesante.

Néanmoins, l'idée aurait mérité d'être explorée plus amplement, notamment le pont entre l'identité virtuelle et réelle, qui est franchi d'un bond par nos quatre petits camarades. J'aurais surtout à redire sur la fin, qui se décline en une risible course-poursuite doublée d'un retour à la réalité dramatiquement plat.

Avec son film à message, le réalisateur est le premier à prendre à bras le corps les problématiques -bien réelles- que pose l'étendue de l'utilisation d'Internet dans toutes les sphères de nos vies-ces drogues virtuelles menacent jusqu'à la vie humaine au Japon... La portée de ce fait de société est telle que *Chatroom* peut être visionné par ados et adultes avec le même intérêt. Mais il faut compter avec la présence de deux héros de la série *Skins*, qui classera indéniablement le film au rayon teen et c'est regrettable. ● Elise LE CORRE

FILM

SOCIALISME

RÉALISÉ PAR JEAN-LUC GODARD [FRANCE].

Fidèle à son idéal de cinéma, Godard n'autorise toujours pas, dans l'irrévérencieux *Film Socialisme*, la passivité à son public. S'il est pris à le charmer au cours d'une séquence, il le perd à la prochaine, l'interroge en permanence et, en lui demandant de travailler la matière brute qu'il projette sur ses iris, lui donne encore et encore du pouvoir. Cohérent avec son thème — ce qu'il perdure de l'éthique collectiviste —, le cinéaste refuse plus que jamais d'instaurer une coupure acteurs/spectateurs, comme il refuse de croire à la fatalité de celles qui séparent notables et populace ou efficacité et solidarité. Il nous convie ainsi à tirer avec lui, à la kalachnikov, le portrait de l'Occident post-industriel, bouffé par la fuite en avant fondamentale du capitalisme (la logique mortifère du toujours plus), et à observer la détresse de ces hommes, représentés par la clientèle zombie d'une croisière Costa, rendus incapables de penser un au-delà du travail abrutissant autre que le tourisme et le divertissement de masse (images saisissantes de boîtes de nuit où les bienheureux danseurs semblent avoir autant de liberté que de pauvres poulets en batterie).

Dans ce marasme individualiste (comme un insecte égaré, une jeune fille se cogne à plusieurs reprises contre une vitre ou se jette dans une piscine, dans l'insouciance générale) subsistent tout de même quelques figures de résistance, et à travers elles quelques (maigres) espoirs de changement. Les animaux d'abord : perroquets, chats, ânes, chouettes, lamas... Ces imprévisibles, qui ne monnaient pas leurs échanges, piratent le film d'un bout à l'autre, jusqu'à l'inquiétude (hilarante scène dans une station service où une bête est filmée droit dans les yeux sur une musique asphyxiante). Les enfants, ensuite. Toujours quelque peu indomptés, trop honnêtes pour se plier complètement à la politesse, encore trop curieux pour épouser le régime ovin, ils ont même dans *Film Socialisme* la prétention de se mêler de politique et l'audace de critiquer l'héritage des pères (deux pré-supposés essentiels de la démocratie antique). Les quelques adultes insatisfaits, artistes ou penseurs (la clocharde punk Patti Smith, portant sa guitare comme un fardeau ; le philosophe Alain Badiou, donnant une conférence dans un amphithéâtre vide), étant quant à eux réduits à l'état de fantômes insignifiants, ne faisant même plus cauchemarder

les maîtres-illusionnistes du grand cirque néolibéral, qui à grands renforts de sarcasmes et d'hypnoses médiatiques savent très bien détourner les hommes des choses dont il leur est profitable qu'ils ne s'occupent pas.

Revenant sur des lieux de souffrances, de luttes et d'inventions (l'Égypte, la Grèce, la Palestine, l'Ukraine, l'Espagne ou l'Italie), Godard interroge nos racines, nos mythes, le passé qu'on n'étudie plus assez, et la paix occidentale, qui sous couvert de garantir le meilleur pour tous prend le soin de maintenir chaque privilège à sa place. Pendant qu'un de ses personnages se fait la promesse de ne pas mourir avant d'avoir vu l'Europe heureuse, le maître suisse se désole des vues basement économiques d'un projet dont le nom signifiait pourtant « large regard », et lui oppose l'esquisse d'une Europe qui affirmerait le choix de partager une culture plutôt qu'un marché. Ce continent rêvé, un admirable projet de 1786 aurait pu en constituer le germe sculptural : la création de concert, par un compositeur autrichien et un poète italien (Mozart et Lorenzo da Ponte), sous l'inspiration d'un écrivain français (Beaumarchais), d'un véritable chef-d'œuvre ouvert (l'opéra *Les Noces* de Figaro). La Bourse ou la vie, les stock-options ou la coopération fraternelle, l'auteur a choisi, et nous aussi. Mal semble-t-il.

Des choses comme ça... Le slogan revient à plusieurs reprises, comme une invitation au renversement du statu quo, reproduction bien huilée d'un monde injuste où les crapules n'ont même plus d'états d'âme. Un des nombreux aphorismes qui jalonnent l'œuvre affirme encore : la liberté coûte cher. En effet, déjà et surtout à ceux qui ne s'en rendent pas dignes. Avec ses images volées de toutes parts (documentaires, vidéos extraites de la toile, archives, plans des *Cheyennes* de Ford, du *Cuirassé Potemkine* d'Eisenstein ou des *Plages d'Agnès* de Varda), Godard, décidément vif d'esprit, nous suggère que les polémiques contemporaines sur le droit d'auteur et les pratiques culturelles illégales sont un terrain de choix pour réactiver l'idéal d'un monde commun et débiter l'édifice d'une autre justice. Variant les techniques, des mosaïques pixellisées tirées de téléphones portables à la beauté à couper le souffle issue des caméras les plus précises, il insinue encore que nous avons tous entre nos mains les moyens de produire des images et de les détourner, et ainsi de tendre aux sociétés des miroirs déformants pour les changer. Reste cette question vertigineuse : le voulons-nous ? ● Julien TAFFOUREAU



THE CITY BELOW

RÉALISÉ PAR CHRISTOPH HOCCHÄUSLER [ALLEMAGNE].

Un jeune couple emménage dans la ville de Dusseldorf. L'appartement est blanc, l'emploi doré et les immeubles transparents. Mais ce paysage neuf et trop lisse vient vite se tacher d'un parfum d'adultère.

Quasi-muet, *The City Below* est un film que l'on observe et l'on écoute. L'intrigue y est réduite à son plus simple appareil : Svenja va-t-elle ou ne va-t-elle pas céder à l'homme de la tour de verre, le patron de son mari ? On assiste alors, parmi les décors ternes et grisailants, à la valse de deux corps désirant, intrigués, qui se cherchent et se cachent du haut des gratte-ciels jusqu'aux pavés, sans interruption. Chez ces êtres exemplaires, l'intensité de leur désir n'a rien sur quoi se raccrocher ni se faire pardonner. Le couple heureux ne présente pas de faille, et les lieux n'incitent en rien à la luxure. Leur rage de l'autre s'en trouve filmée dans des plans épurés, et leurs soubresauts dans le calme de la ville somnolente chassent la fadeur entraperçue des journées allemandes. On ne parle pas, car parler c'est penser. On ne fait que se mouvoir jusqu'à l'arrivée.

L'amant, vétéran des affaires, sert de reflet à des questionnements sans fin sur le travail comme gage d'épanouissement personnel. Mais la pique philosophico-sociologique est indolore, tant elle est peu profonde. Pourtant *The City Below* est teinté d'une gravité omniprésente, celle des sentiments, de la vie. On en sort ébloui ou indifférent selon-j'ai envie d'avancer cette curieuse hypothèse- notre sensibilité à la musique. ● Elise LE CORRE



LES AMOURS IMAGINAIRES

RÉALISÉ PAR XAVIER DOLAN [QUEBEC].

Il y a, dans une phase proche du sommeil, un monde où les amours sont plus beaux. Répliques parfaites, douleur sublime, tempo idéal : tous les atouts d'une blquette sentimentale classique. Avec la fougue de ses 24 ans, Xavier Dolan choisit la légèreté de ces amours imaginaires pour son nouveau film. Il tourne une romance en 25 jours et, jouant de ficelles pourtant plus qu'usées par ses maîtres, réinvente le genre.

Les Amours Imaginaires, c'est l'histoire (forcément) tragique et (très) drôle aussi de Francis et Marie... et Nicolas. L'astucieux choix d'un trio alimente le suspense et l'ambiguïté exquise des situations. Une image particulièrement bien léchée et des dialogues déjà cultes pour certains, font de ce « petit trois fois rien » une expérience cinématographique rare et terriblement sexy. L'accent québécois et ses expressions typiques saupoudrent le film d'un peu plus d'humour encore et de décalage.

Le prodige a ses références bien entendu. Tarantino et Wong Kar Wai font partie du tableau des ralenti fabuleux, des très gros plans fétichistes, et des envolées mielleuses de Dalida sur la version italienne de Bang Bang. Rien de nouveau en somme, mais une étonnante maîtrise de tous ces éléments qui créent le frisson, la fascination et l'envie. On en ressort amoureux, électrisé et beau.

Il reste à espérer que le réalisateur continue dans ce sens et dépasse l'enthousiasme héroïque de la jeunesse. Il se pourrait alors qu'avec la maturité et l'expérience de vie, on assiste à l'épanouissement d'un nouveau cinéaste. Et que l'on continue à se réjouir tous les ans de goûter à la nouvelle friandise de Dolan. ● **Sophie BOYENS**



SIMON WERNER A DISPARU

RÉALISÉ PAR FABRICE GOBERT [ETATS-UNIS].

Si certains ont crié au Gus Van Sant Le Chesnaysien (7.8. toi-même tu sais) en s'installant devant le premier long du français Fabrice Gobert, on peut leur opposer des rapprochements un peu brouillons et une approche atrophiée du cinéma hexagonal. Certes, il y a cette structure qui, par le biais de séquences aux points et angles de vue distincts, rassemble le récit en un climax final superbement amorcé par les entrées narratives multiples. Certes, nous sommes en présence de personnages au calibrage ténu, vitrines des stéréotypes que l'on accorde volontiers aux lycéens de nos récentes générations. Morceler pour réunir ; on pourrait aussi penser à *Ilárritu* et pourtant on n'en voit pas l'intérêt tant *Simon Werner a disparu* pénètre brillamment un genre très peu exploité en France, le teen movie. L'engance saturée de *Sonic Youth* amène cette jeune production à un niveau d'exploration des attitudes et réactions surprenant ; il nous fait l'impression d'avoir été commandé pour poser les bases d'une véritable transposition des séries télévisées françaises sur le grand écran dans une recherche sur le langage, le mouvement, l'appartenance au groupe et le rapport à soi-même. Plus qu'un exercice de style maîtrisé, *Simon Werner* pose les codes du teenage thriller et, on l'espère, fait décanter ses réflexions pour un autre pavé dans la mare. ● **Laura PERTUY**



MARDI APRÈS NOËL

RÉALISÉ PAR RADU MUNTEANU [ROUMANIE].

Film roumain qui glisse sur la vague tout en s'éloignant de son ironie post-communiste, *Mardi après Noël* est l'histoire, comme on en a vu beaucoup (trop ?) à Cannes, d'un adultère. Celui d'un père de famille qui se love entre les seins de son amante et masque tout à sa petite famille. Organisé autour d'une quinzaine de plans séquences à la durée épique, cadencé par un point de vue sans mouvement superflu, *Mardi après Noël* explore les mensonges d'un homme et l'irréversible inconciliation de sa double vie. Le parti pris distant du film de Radu Munteanu fonctionne alors comme une étude de mœurs qui, régie par un étai, va grignoter la part d'un doute et ronger la culpabilité du mari jusqu'au moment fatidique de l'aveu.

Mardi après Noël fait montre de scènes assez bluffantes où l'on observe le lent emprisonnement d'un faible cadre qui prend du bon temps sans vouloir mettre en péril la stabilité et l'équilibre de sa vie rangée. La force du film tient surtout à ses cadrages au cordeau qui compressent l'avenir, tranchent l'horizon de ce petit précis de décomposition conjugale. Associé à l'utilisation du format cinémascope qu'un certain Godard avait lui aussi utilisé pour cet autre tourbillon adultérin qu'est *Le Mépris*, ces tranches d'intimité dégagent quelque chose de pathétique et d'en même temps grandiose et universelle. Même si on sent que ce genre de sujet ultra-rebattu est le fruit d'une panne d'inspiration, la redite d'un thème, loin d'être enivrant pour les sens (la scène de dispute dans la cuisine...), cette observation austère et orchestrale, fait finalement montre d'un mécanisme assez saisissant (voir la conclusion) et offre la part belle à de brillants comédiens, ici en plein récital. ● **Romain GENISSEL**

GONZO

SPÉCIAL
CANNESLa complainte
d'un [accrédité] cinéphile.
Résistance !

NB mode Alain Delon : l'auteur de cet article a kiffé son festival en raison de la qualité des métrages présentés, qui l'a agréablement surpris. Il aurait surkiffé sans tout ce qui va suivre.

Aurolé d'innocence due à ma virginité ciné-cannoise, j'avais pensé que je n'aurais que l'embarras du choix dans le visionnage des films présents sur la Croisette, et même un soir d'euphorie, j'avais fait mon petit programme un mois à l'avance : ça absolument, ça si j'ai envie...

Que n'avais-je point anticipé là ! En effet, si la presse cinéma se meurt ou pourrit sur pied comme certains le disent, elle continue néanmoins de se reproduire et, en l'occurrence, de quasi-monopoliser les places dans les salles prestigieuses, telle la lamproie suçant le sang des pauvres saumons cinéphiles de l'Atlantique que nous étions, moi et une corréligionnaire babélienne... De fait, notre accréditation portait bien son nom : pour être obligé d'attendre trois heures en plein cagnard (sachez messieurs les organisateurs, que l'on a inventé un bitoniot qui s'appelle le auvent, le parasol

ou comme vous voulez...) pour avoir une petite chance non garantie d'arriver à voir un film dans le ciné, il faut sacrément le philer ! Et ne parlons même pas de voir deux films d'affilée dans la même salle : au vu de la queue qui s'est accumulée pendant qu'on était concentré sur le grand écran, la seule fois où on a réussi un doublé, je me suis tant pincé qu'on (eut ?) dit un schtroumpf (cinéphile !)

En dehors de cet aspect, je vais prendre les quelques lignes qui me restent pour jouer à Don Quichotte : quand apprendra-t-on à distinguer glamour et bling-bling ? Et quand cessera-t-on de penser qu'il est nécessaire de sans cesse rabaisser les gens à la place qu'on croit être la leur, pour conserver son prestige à un événement qui, de toute façon, n'en manquera jamais ?

Tout ceci mis à part, évidemment que j'y retournerai si on m'en donne l'opportunité. Mais contrairement à ce qu'on pourrait penser, dans de telles conditions, un bon panel de films n'est pas un plus, c'est le minimum ! ● **Cyril SCHALKENS**

Si j'avais su, j'aurais tenté le même ton désinvolte pour aller susurrer un joli scénario à Gael Garcia Bernal.

Puis la nuit voit éclore une myriade d'énergumènes de paillettes assoiffés tandis que les cinéphiles au long cours regagnent leur couche tant fantasmée. Simagrées, supplications, moues enjôleuses : tout est bon pour rejoindre un décorum des plus abjects où l'on badine timidement avec le son tandis que champagne et autres alcools racés irriguent les gosiers. Jean-Daniel et Richard m'accostent, la coupe au bout des doigts, l'œil affaibli par le soleil, alors que je tente de sérier les films vus dans la journée. « Actrice ? ». Non, très peu, même pas à Cannes. Réponse que je module au fur et à mesure des jours qui s'évaporent sous la fraîcheur des salles obscurcies par une sélection peu réjouissante. Les souffles mouchetés sur la grande baie vitrée du « Baron », apparemment délocalisé à Cannes. Forcément, Marion Cotillard et Guillaume Canet se pressent dans la rue adjacente, généreusement engoncés dans leurs tenues de fête. Alors les nuits s'étirent, comme ça, sans vraiment jamais évoquer ce qui se voit au cinéma mais en s'attardant certainement sur les foulées redondantes du tapis rouge. Et finalement quelle meilleure façon d'incarner les sens figurés de ce qu'on est venu célébrer ? ● **Laura PERTUY**

« Sans titre »

La plage du Martinez – trois cerbères aux portes du refuge sablonneux, quinze gossip girls surexposées ; je continue d'arpenter la Croisette, un sourire faussement confiant au coin des lèvres. L'accréditation qui rebondit fébrilement sur ma poitrine s'acoquine à des milliers d'autres et me voilà anonyme dans la mascarade qui s'opère quotidiennement aux abords du Palais des Festivals. Le défilé permanent des corps apprêtés comble l'illustre allée d'icônes éphémères qui surprennent puis s'oublient. À 50 mètres se dessinent déjà les contours du Chéri Chéri, temple du glamour que je me suis mise au défi de pénétrer dans l'espoir d'un entretien avec Gregg Araki, grand manitou de la série B américaine.

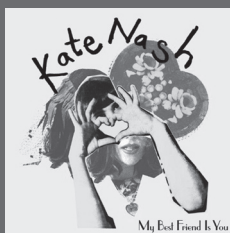
« Bonjour, je viens pour l'entretien avec Gregg »

Froid, altier, désabusé.

« Pas de problème, il est en bas, dans le grand salon ».

KULT U U R

Kate Nash *My Best Friend Is You*



Kate Nash rejoint la nouvelle vague bruyante et électrique de ses comparses – Metronomy, The Teenagers, Lightspeed Champion entre autres – et devrait secouer le brushing trop carré des mégères d'Angleterre. La britannique de 24 ans n'a pas lâché sa verve festive et on ne doute pas que *My Best Friend Is You* se soit composé dans un délire récréatif. Influencée par The Supremes ou Nirvana, Joan Jett ou Blondie, ces derniers pourraient être les ancêtres attirés de Kate Nash ; *My Best Friend Is You* replonge définitivement dans les années 60 : balancé au rythme des Kinks (« Kiss That Grrrl » aurait envouté les sixties) aussi survolté que les Rolling Stones (« I Just Love You More »), le second album de Kate Nash brise les lieux communs et reprend le flambeau mordant des suffragettes. Exacerbations (« Mansion Song ») et mélodies tout aussi véhémentes, *My Best Friend Is You* est aussi l'apologie de l'amitié avant toute chose (« I Hate Seagulls ») et le grain de voix si particulier de Kate Nash offre quelques moments de grâce (« Don't You Want To Share The Guilt » au ukulélé est unique). Après *Made of Bricks* qui avait connu un grand succès pop assimilé à celui de Lily Allen, Kate Nash choisit une route moins commerciale et revient avec un second album parfait aux échos acerbes et mutins, qui séduisent et renversent toujours. ● **Roseline TRAN**

WWW.MYSPACE.COM/KATENASHMUSIC

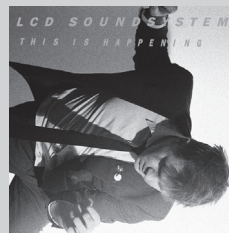
The Soft Pack *The Soft Pack*



Auparavant connus sous le nom de The Muslims, le groupe californien The Soft Pack sort son premier véritable album. Mais quel est ce cri adolescent qui réclame notre attention ? Cet album de dix titres gravés dans la pop saturée (« Down On Loving ») réconciliera une fois encore l'amateur de garage crasseux à un univers rythmique surf-rock (« Flammable »). En effet comment ne pas céder à ces chœurs fous, à la voix blasée de Matt Lamkin côtoyant des riffs réverbérés et des solos titubant (écoutez « Pull Out » pour l'exemple) ? Tout ce joli raffut rythmé pour conduire tout simplement à des chansons radicales, en allant droit au but. Sans compter que ces espèces d'envolées nonchalantes font preuve d'une fausseté mélodique qui n'a rien à voir avec les clichés ensoleillés de San Diego (« Answer To Yourself »). Leur son est toujours à la limite du brouillon et ce n'est pas pour nous déplaire. Quand on goûte cette sécheresse et quand on découvre leur têtes de petits bourgeois de la côte ouest, on se dit que ces gueules d'étudiants sont délicieusement décalées, par rapport à l'énergie punk qui se dégage de la plupart des morceaux. Le pire, c'est qu'ils n'hésiteront pas à répéter au cas où on serait un peu dur de la feuille (« Tides Of Time »). « Parasites », la dernière pépite de l'album, s'ouvre sur une rythmique sèche et tribale, et lance une dépression tendue et hypnotique, jusqu'à au refrain on ne peut plus minimaliste. C'est ça The Soft Pack : en 32 petites minutes rondes, le quatuor, résolument rock (« Move Along »), joue, et joue fort. Cette formation toute fraîche serait à elle seule l'alternative aux Strokes pour le mixage fouillis, et un écho au premier opus des Feelies pour les rythmes rapides et dépressifs. Cet album est donc à écouter d'urgence, rien que pour les gimmicks méchants, pour sa non-prise de tête et pour son oxygène qui réinvente un peu l'esprit post-punk. ● **T.P. BEAUGE**

HEAVENLY RECORDS, 2010

LCD Soundsystem *This Is Happening*



Passée la fausse classe agaçante de sa pochette à la Hedi Slimane (ce créateur de mode et photographe qui a réussi l'exploit de transformer les rock-stars en notaires), le très attendu troisième album du groupe de James Murphy ne devrait pas décevoir les admirateurs, malgré une introduction un tantinet poussive : l'espèce de faux départ « Dance Yourself Clean », où le rondouillard New-Yorkais s'amuse comme un petit fou, plutôt seul il faut bien l'avouer, avec le mixage (après trois minutes de chuchotements à vos oreilles, un beat tonitruant et répétitif vient vous les broyer menues) et l'efficace single rock « Drunk Girls » qui, en dopant le « White Light/White Heat » du Velvet Underground au *Parklife* de Blur, fait tâche dans un album qui se refuse à ce format (tous les autres titres s'étalant sur six à neuf minutes). Non, les choses sérieuses débutent vraiment avec « One Touch », dont la combinaison de sursauts épileptiques, de sermons emphatiques et de percussions bourruées, ramène aux origines de la techno, à Détroit, cette ville américaine couverte d'usines automobiles où, probablement inspiré par la rythmique des chaînes d'assemblage, on inventa le genre au cours des années 80. L'intrépide « All I Want » commence ensuite comme une chanson rock au plus près de l'os : une voix heurtée, une batterie, un riff piqué sans vergogne au « Heroes » de Bowie (l'album tout entier s'abreuve au passage de la trilogie berlinoise du génial rouquin aux yeux vairons), avant que des lucioles synthétiques ne viennent se greffer au squelette électrique et, fascinés par les rayons ultraviolets d'un néon piégé, finissent les ailes à moitié grillées et le vol réduit à une succession de vrilles désolées. Quelques notes sarcastiques de piano viennent en définitive sonner leur heure, comme une pirouette dans un muet... Wow !

La ritournelle bien troussée de la friandise vintage « I Can Change », entre Eddy Grant et Eurythmics, produit derrière une irrésistible envie de guincher comme un sagouin qui, tranchant avec l'amour en attente de ses paroles, contamine durablement la mémoire. Avec ses machines en surchauffe, « You Wanted A Hit » se rapproche davantage du *One Life Stand* d'Hot Chip sorti il y a quelques semaines, et constitue même une sorte de prolongement adulte à leur « Alley Cats », comme si les puceaux binoclards avaient soigné leur vilaine acné, découvert une moustache fournie sous leurs narines et pris un peu de gras près de la ceinture (et autour du cœur). Sur « Pow Pow », c'est plutôt le disco aqueux et spatial de Don Ray que l'on retrouve, avec l'ami Cerrone qui viendrait tapoter frénétiquement ses congas, à la manière d'un parkinsonien qui tenterait d'ouvrir une conserve. Sa basse sournoise, qui attend le premier tiers du morceau pour faire irruption, laisse place à « Somebody's Calling Me », réminiscence du « Nightclubbing » d'Iggy Pop (cosigné par Bowie) qui continue avec brio l'hommage, entamé avec « Great Release » sur le premier opus, aux pistes alternatives jetées par Brian Eno sur *Another Green World*. Une pièce montée de boucles de piano, chamboulée par des drones électroniques poignants et une trompette égarée, comme si l'ovni mélomane des *Rencontres du troisième type* de Spielberg venait taper un bœuf dans un vieux saloon tenu par un gang d'estropiés. Tout finissait bien, mais le groupe nous gratifie d'un rappel, « Home », concentré à bout de souffle du son DFA. Si l'on oublie les deux ou trois morceaux dispensables, comme celui-ci, qui alourdissent un album captivant mais trop long (65 minutes !), *This Is Happening* est peut-être le disque le plus abouti et cohérent de son auteur. Néanmoins, aussi réussis qu'il soit, il donne le sentiment que l'ami James est parvenu au bout du système LCD, et qu'il devrait peut-être à l'avenir abandonner ce cadre et cette casquette pour éviter de se caricaturer. En attendant on ne boudera pas notre plaisir et, encore tout tremblant d'avoir croisé ses roquettes racées, on réitérera la politesse : Murphy beaucoup. ● **Julien TAFFOUREAU**

CAPITOL RECORDS, 2010

MUSIK

FRANÇOIS DE ROUBAIX, L'HOMME (ORCHESTRE) ET LA MER

«C'est drôle et moderne!». Ces quelques mots de Louis de Funès découvrant les thèmes composés pour *L'Homme Orchestre*, un film de Serge Korber dans lequel il jouait le rôle principal, résume à eux seuls l'essence même du travail à la fois avant-gardiste et populaire de l'encore trop méconnu François de Roubaix. Compositeur des bandes originales de *Boulevard du Rhum*, *Le Vieux Fusil*, *Le Samourai*, *Les Aventuriers* ou *La Scoumoune*, de Roubaix fut le grand rénovateur des musiques de film des années 60/70. Ses mélodies tintinnabulantes et fantaisistes mêlant habilement acoustique et électronique ont marqué toute une génération de musiciens-bricoleurs adeptes de home studio. Portrait d'un autodidacte de génie tragiquement disparu un jour de novembre 1975 lors d'une expédition sous-marine sans retour au large de Ténérife.

1936. Neuilly-sur-Seine. C'est dans cette commune des Hauts-de-Seine, marquée depuis par le sceau de la droite mondialiste décomplexée, que naît François de Roubaix. Son enfance est heureuse, sa famille bourgeoise bohème. Sa carrière de musicien démarre le jour où sur un court-métrage de Robert Enrico dont il est assistant-monteur, le cinéaste lui propose de composer la musique du film. Une réussite qui va lui ouvrir les portes du cinéma. Les grands réalisateurs de l'époque font appel à lui : Duvivier (*Diaboliquement vôtre*), Giovanni (*La Scoumoune*, *Dernier domicile connu*) et, last but not least, Melville pour un *Samourai* d'anthologie.

À l'époque, et même pour les films de la Nouvelle Vague qui se veulent révolutionnaires, la musique

est assurée par des compositeurs sortis du Conservatoire. Dans ce contexte de Roubaix détonne. Déjà par son look : typiquement seventies, barbe et longs cheveux blonds. Mais surtout par sa manière novatrice, créative, géniale de fabriquer des sons et de les enregistrer. Il utilise un modulateur de fréquences, s'arme des synthétiseurs les plus modernes de l'époque et joue de pratiquement tous les instruments y compris des plus exotiques qu'il ramène de ses nombreux voyages autour du monde. Le tout dans un studio bricolé dans son appartement parisien rue de Courcelles, probablement l'un des tous premiers home studio français. Il réalise là du début à la fin et seul le thème de sa BO la plus populaire *La Scoumoune*. Naïf, ludique et mélodique, la musique du film de Giovanni est emblématique du style de Roubaix. Style, parce qu'on reconnaît immédiatement la patte inimitable du créateur dès les premiers bruitages, dès les premières notes.

Dans un registre plus pop, on ne saurait que trop conseiller de se pencher sur la B.O de *L'Homme Orchestre*, film pas vraiment mémorable qui eut au moins le mérite d'offrir à de Roubaix la possibilité de s'exprimer avec une formation orchestrale élargie (cordes, flûtes, trombones, piano, orgue, chœurs...). La partition fantaisiste du musicien brille de mille feux ; elle est la retranscription inouïe d'une époque réjouissante et insouciant où le mainstream innovait en osant convier à sa table des explorateurs aussi déjantés que de Roubaix ou Jean-Jacques Perrey. Plus sombre est le thème réalisé pour *Le Samourai*. « Dans les dix premières minutes du film, il y avait seulement trois mots de dialogue », expliquait de Roubaix. « La psychologie d'Alain Delon était peu définie. La demande de Melville a été simple : la musique doit clarifier le personnage. À l'arrivée, avec la partition, on comprend que Jeff Costello est une sorte de tigre condamné par la fatalité. Plus que jamais, la musique est alors un véritable élément de mise en scène ». Outre le ciné-

ma, de Roubaix composa également pour la télévision (la ritournelle cultissime de *Chapi chapo* ou le générique d'*Astrament Vôtre*, un joyau de pop cosmique façonné pour une improbable émission de voyance animée par la non moins improbable Elisabeth Teissier).

L'autre passion de Roubaix est son goût immodéré pour les mondes aquatiques et engloutis. Passion qui le perdra. En novembre 1975, lors d'un séjour aux Canaries, l'artiste part pour une expédition de plongée sous-marine comme il en a l'habitude mais un accident se produit. Il ne remontera jamais à la surface. Il avait 36 ans. Le monde de la musique ne sait pas encore qu'il perd alors l'un de ses plus atypiques défricheurs.

Quelques mois plus tard, de Roubaix remporte de manière posthume le César de la meilleure musique pour *Le Vieux Fusil*, film de son éternel collaborateur et ami Robert Enrico. Puis silence radio, on n'entend plus parler de la musique de de Roubaix jusqu'au milieu des années 90 où elle est redécouverte notamment grâce au travail de réédition entrepris par l'éditeur musical Stéphane Lerouge que les thuriféraires de trésors musicaux cachés connaissent bien (la collection *Ecoutez le Cinéma !*). Ses thèmes ont également été beaucoup samplés (Robbie Williams, Troublemakers) et son influence n'a cessé de grandir bien au delà de nos frontières. Preuve en est que malgré les courants contraires et les marées montantes qui effacent toute trace de passage, le mythe de Roubaix n'en est qu'à ses prémices. ● Rémi MISTRY

A LIRE ET À ÉCOUTER :

« FRANÇOIS DE ROUBAIX : CHARMEUR D'ÉMOTIONS »
DE GILLES LOISON ET LAURENT DUBOIS.
DISPONIBLE SUR WWW.CHAPITRES12.COM.

« LE MONDE ÉLECTRONIQUE DE FRANÇOIS DE ROUBAIX-VOL.1 ET 2 »,
« LES AVENTURIERS », « LE SAMOURAI »,
« L'HOMME ORCHESTRE », « LES GRANDES GUEULES »,
« LE VIEUX FUSIL ».
(CHEZ UNIVERSAL JAZZ MUSIC FRANCE)

•LES 39 MARCHES •JEUNE ET INNOCENT •UNE FEMME DISPARAÎT

RÉALISÉ PAR ALFRED HITCHCOCK,
 SORTIE : 1935, 1997, 1998
 REPRISE : 14, 21 & 28 AVRIL 2010.



Depuis le mois d'avril Carlot-Films distribue trois des meilleurs films britanniques du Maître. Sortis réciproquement en 1935, 1937 et 1938, ils contiennent à l'état pur les bases du suspense hitch-

cockien, que le réalisateur peaufinera jusqu'à la perfection pendant sa période hollywoodienne.

Le projet des *39 Marches* est mis en route après le premier grand succès d'Hitchcock, *L'homme qui en savait trop* dont la réussite venait clore une vingtaine d'essais moyennement intéressants, muets ou parlants (dont il faut surtout retenir *The Lodger*, 1926). Le réalisateur choisit volontairement un livre plutôt médiocre afin d'y puiser une bonne intrigue et d'améliorer l'œuvre par son style filmique. Ainsi, des idées de génie comme le final avec Monsieur Memory ou l'escapade du couple menotté sont absents du roman original de J. Buchan. Hitchcock crée ici la recette qu'il utilisera encore vingt ans plus tard pour *La Mort aux trousses* : la fuite désespérée d'un héros accusé à tort, tantôt poursuivi par la police, tantôt par des espions ; parallèlement, une histoire d'amour (avec une blonde platine, toujours), au départ impossible, finit par se nouer. En 1h25, *Les 39 Marches* offre donc à ses spectateurs une pléiade de personnages et de scènes cultes s'enchaînant sans le moindre souci de la vraisemblance, misant tout sur le plaisir du public. Du divertissement intelligemment mis en scène : encore imprégné de la méthode du muet, Hitchcock sait créer de grands moments de cinéma purement visuels et peut dire plus par un simple échange de regards que par dix lignes de dialogue.

Le film obtint lui aussi un grand succès, et après deux films plus faibles sur l'espionnage (*Quatre de l'espionnage* et *Sabotage*), Hitchcock retrouve l'inspiration avec *Jeune et Innocent*, présentant à nouveau une situation d'homme accusé à tort. Peut-être moins prenant que *Les 39 Marches*, le film est plus emprunt d'humour et de légèreté, à la manière de *Mais qui a tué Harry?* Donnant part belle à la jeunesse, comme son titre l'indique, il s'agit d'une vraie « tranche de gâteau » selon la formule du réalisateur, totalement improbable (une ceinture d'imperméable comme seule preuve de la culpabilité du héros suffit à la police), un cocktail de suspense, de romance et d'humour tout à fait rafraîchissant. Pour autant, *Jeune et Innocent* présente quelques beaux morceaux : la première scène du cadavre sous les vagues et des oiseaux inquiétants (et oui déjà), la dernière du travelling sur l'assassin jouant de la batterie. Entre temps, l'étau se resserre autour du jeune héros, et dans un monde où tout arrive contre lui, les hasards comme la mauvaise foi des hommes (la même chose sur le mode grave dans *Le faux coupable*), seul l'amour d'une femme vient l'aider à survivre.

La même idée du couple face à un monde hostile se retrouve dans *Une femme disparaît*. Cette fois le film démarre comme une comédie, avec sa galerie de personnages drolatiques, avant qu'un événement (la disparition de Mrs Froy) rende l'atmosphère chargée de paranoïa et progressivement plus inquiétante. Le mystère total et absolument captivant fait avancer le film, qui bien sûr est toujours aussi improbable (une grand-mère au service du contre-espionnage anglais), et toujours aussi prenant, divertissant et rythmé. Une gageure à noter, celle du quasi huis clos dans un train, et deux scènes mémorables, celles du nom qui s'efface sur la vitre et des verres empoisonnés. ● Nicolas LINCY

CLASSIC

GLORIA

RÉALISÉ PAR JOHN CASSAVETES,
 AVEC GENA ROWLANDS, JOHN ADAMES, BUCK HENRY...
 2H03 / SORTIE : 31 DÉCEMBRE 1980
 REPRISE : 9 JUIN 2010 2010.

New York City, 1980. Gloria (Gena Rowlands), une femme au passé trouble, prend sous sa protection un petit Portoricain de six ans dont la famille vient d'être éliminée par la mafia.

Cassavetes, figure de proue du cinéma indépendant américain, s'est souvent vu reprocher certaines concessions faites dans *Gloria* à une esthétique mainstream : il est vrai, *Gloria* est un film à suspense, dont le sujet peut évoquer nombre de films d'action hollywoodiens. Mais l'amalgame s'arrête ici : Gena Rowlands, (immense, comme toujours), donne à son personnage une complexité rare, mélange de cynisme brutal et de fragilité. À la source de ces ambivalences, un passé criminel suggéré, jamais expliqué, que l'actrice parvient à faire peser sur son personnage en un geste, un regard, une inflexion de voix. C'est dans ces moments-là que réside la beauté du film : même s'il adopte ici une forme plus conventionnelle que dans des chefs-d'œuvre tels que *Faces* ou *Shadows*, Cassavetes s'écarte tout de même du rythme attendu par les amateurs de rebondissements, pour laisser le jeu de l'actrice se déployer devant la caméra. Cette logique presque théâtrale offre à Gena Rowlands le loisir d'explorer les failles et les contradictions de Gloria, saisie tantôt dans l'urgence, prise dans l'élan de survie

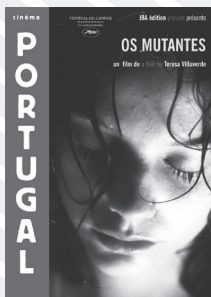
instinctive qui fait sa force d'un bout à l'autre du film, tantôt dans un rare moment de répit durant lequel elle laisse deviner, du même coup, son émouvante fragilité et la puissance de son affection-inconsciente ou inavouée- pour l'enfant qu'elle a, bon gré mal gré, pris sous son aile.



La caméra qui s'attarde ainsi laisse deviner toute la solitude de personnages qui semblent avoir été projetés hors du monde : lancés dans une fuite en avant qui les amène de chambres d'hôtel sordides en bars déserts, Phil et Gloria semblent suspendus dans le temps, poursuivis par un passé qui ne leur autorise aucun présent. En se retrouvant mêlée au drame d'un autre, Gloria est contrainte de faire face à sa propre histoire, de faire face à elle-même : c'est à ce prix seulement que le passé lâche progressivement prise, laissant place à des possibles jusqu'alors interdits. Au-delà de l'intrigue à suspense et des rebondissements qu'elle implique, c'est bien cela que Cassavetes nous donne à voir dans *Gloria* : l'apprentissage d'une libération. ● Perrine GOUARNÉ

OS MUTANTES

RÉALISÉ PAR TERESA VILLVERDE,
LES FILMS DU PARADOXE



Les mutants sont les battus, les sales, les affamés, les misérables, les oubliés, ceux qui volent, se droguent, dorment sur les berges du Tejo, ceux qui ne se soucient pas de leur lendemain et s'acharnent à se libérer des cages froides que la société a essayé de leur imposer. C'est une espèce qui subsiste de génération en génération avec la haine dans ses veines et pourtant en quête d'amour.

Ce qui devait être au départ un documentaire sur l'enfance au Portugal devient un témoignage fictionnel vu à travers les yeux des adolescents laissés pour compte dans leur bataille pour la survie quotidienne. Andrea, Pedro et Ricard, trois paumés pleins de vitalité, ne savent la manifester qu'à travers la violence. A chaque incident de « mauvaise conduite » on veut les enfermer dans une institution, où ils prennent conscience qu'ils sont des êtres en trop. Il leur reste comme seule liberté de choix – la rébellion ou la résignation.

Teresa Villaverde, réalisatrice marquante du cinéma portugais, dessine ici le portrait de ses personnages avec énormément d'amour et d'attention. Les beaux visages de ces chérubins filmés dans la poésie d'un paysage urbain nocturne soulignent l'inexorable tragédie de leurs destins. On ne peut que se réjouir de cette édition du film en DVD par Les Films du Paradoxe et regretter l'absence de bonus qui pourraient nous en apprendre plus sur l'œuvre de la réalisatrice, sur la formidable comédienne Ana Moreira et la genèse du film. ● Rita BUKAUSKAITE

IN THE LOOP

RÉALISÉ PAR ARMANDO IANUCCI,
ÉD. TV INTERNATIONAL



Londres, réunion de conseil guindée. Filmage posé d'une cérémonie obéissant à sa mécanique huilée, le conseil qui se réunit là obéit à une organisation stricte et hiérarchisée. Assis à l'arrière-plan, l'ambitieux ministre du développement international, Simon Foster, se lève, brise le cérémonial et commet une énigme bourde en voulant formuler et poétiser l'épineuse question de l'intervention anglaise en Irak. *In The Loop* jouera constamment de cette bascule et de l'intrication entre cérémonial pompeux et boulettes grotesques.

Prolongement de la série *The Office*, *In the Loop* met en scène des hommes politiques qui, flanqués d'une coulée de conseillers incompetents, programment des interventions médiatiques avec un ridicule et un amateurisme des plus notoires. Ces hommes politiques s'affichent comme d'ignobles cyniques, des monstres de cruauté avides de luttes intestines et forcément doués pour se balancer des kilomètres d'insanités. Malgré toute leur volonté d'esthétiser la politique, de colmater les brèches de bêtises déversées à la seconde, ces guignols courent, dérapent dans les couloirs du conseil de guerre de Washington tout en s'embrouillant comme des piliers de comptoir à qui on aurait enfilé un costume trois pièces. Satire politique féroce, manuel bavard d'attaques sémantiques, *In the Loop* démontre une nouvelle fois la cruauté de l'humour so british et nous enjoint à penser que ce miroir fracassant est parfois tout proche du comportement off de nos dirigeants. ● Romain GENISSEL

THE SAVAGE EYE

RÉALISÉ PAR JOSEPH STRICK, BEN MADDOW ET SIDNEY MEYERS,
DISTRIBUTEUR - CARLOTTA



Dans un aéroport, au milieu d'une foule de gens qui se retrouvent, rient et bavardent, la caméra s'arrête sur une femme seule et triste qui sort tout juste d'un divorce difficile. Elle entame un dialogue permanent avec sa propre conscience, ange gardien poète, qui va lui révéler l'état du monde dans lequel elle vit. Au fil des pensées et des fantasmes du personnage, au gré d'une caméra de poing 35mm se baladant dans les rues de cette « terre abandonnée » qu'est Los Angeles, tout au long d'une partition vivante, les

envoûtantes voix off rendent compte d'une société aveugle (cf. la séquence édifiante de l'Eglise) où les gens « *veulent tous être beaux, anesthésiés, heureux et aimés* » alors qu'on les entend dire : « *Si tu as le fric et la santé, pas besoin d'amour* ». Contemplation mélancolique et musicale d'une misère existentielle résultante d'un manque d'amour, cette narration poétique allégorique montre ces « *animaux sans poils* » végéter dans une société de consommation plus animale qu'humaine. Si Joseph Strick filme un cimetière d'animaux à hauteur d'hommes, c'est pour mieux accentuer sa métaphore et faire de l'Amérique un immense zoo suintant la bestialité. Ex-pilote de l'US Air Force, Strick dépeint librement un tableau désabusé, sale et féroce de l'Amérique victorieuse des 50's, ici révélée sous une forme spleen, détruisant ainsi l'« American Way of Life » en vigueur. Avec ce joyau novateur du cinéma indépendant américain, docu-fiction avant-gardiste tourné sur 4 ans, sorti en 1959 (et en 2008 en France!), inspiré par le néo-réalisme italien et précurseur du Nouvel Hollywood, Strick livre une « *observation sauvage du monde et de la vulgarité permanente de notre environnement* ». Malgré sa noirceur infinie et son vertigineux nihilisme digne d'un Duvivier, *The Savage Eye* est une initiation à l'amour : l'héroïne qui affirmait que ce fut une grande erreur lorsque Dieu créa l'Homme va apprendre à aimer son prochain. Libératrice comme lorsqu'on sort d'une longue déprime, d'un cauchemar ou d'une foule fellinienne, la fin apparaît comme un nouveau départ. ● John CHARPIGNY



The killer inside me

de Michael Winterbottom,
Sortie le 11 août 2010

**BABEL, magazine bi-mestriel
gratuit partout et nulle part.**

Les auteurs :

Sophie Boyens
Rita Bukauskaite
John Charpigny
Romain Genissel
Laure Giroir
Perrine Gouarné
Rémi Mistry
Elise Le Corre
Nicolas Lincy
Laura Pertuy
Cyril Schalkens
Théo Semet
Julien Taffoureau
Roseline Tran
Franck Unimon

**Conception
éditoriale :**
Romain Genissel

**Conception
graphique :**
Fabien Fery

Dessins :
Valentin Sazejman
Fabien Fery

Correcteurs :
Elise Le Corre
Cyril Schalkens
Anne-Sophie Rouveloux

**Le texte est
composé en :**
Humanist
Cochin
Helvetica Neue
Garage

CONTACTS :
polepresse.cinesept@gmail.com
Presse : Laura Pertuy
laura.pertuy@gmail.com

PUBLICITÉ :
Sophie Boyens
sophie_boyens@hotmail.com

Site Web :
<http://babelmag.free.fr/>

Babel sur Facebook

BABEL recherche
Webmaster,
dessinateurs, photographes.

BABEL WANTED :
Annonceurs, Publicitaires, mécènes
et des kilomètres de papier
pour s'étendre un peu partout.

RO
NE
NE



FIGURE MAJEURE DE LA CONTRE-CULTURE DENNIS HOPPER A
BOULE SA CHEVALCHÈRE FANTASTIQUE IL Y A PRES
D'UN MOIS. GRAVEMENT MALADE, SON SURSIS
S'ÉGRENAIT DEPUIS QUEL- QUE ANNÉES DEJA
ALORS QU'ON A L'IM- PRESSION QUE L'
AIGUILLE CHEVROTANTE DE SA VIE N'A JA-
MAIS VRAIMENT QUITTÉ L'INDICATEUR ROUGE DU
MOTEUR SUR LEQUEL IL ÉT- AIT BRANCHÉ. ACTOR'S
STUDIO, PHOTOGRAPHE DÉGÉNÉRÉ, COW-BOY URBAIN DONT
LA SILHOUETTE DÉBORDAIT LES LIMITES DU CADRE, DENNIS
HOPPER ÉTAIT BIEN LE PRODUIT D'UNE ÉPOQUE HALUCINÉE
PROPULSANT SON RÊVE À L'ENVERS DU MYTHE DES PÈRES
FONDATEURS. D'UNE INSATIABLE ÉNERGIE QU'IL BOOSTAIT
À BASE DE COCKTAILS NARCOTIQUES EXPLOSIFS, LE RÉALI-
SATEUR DE L'ÉTENDARD SEVENTIES **EASY RIDER**, AFFICH-
AIT LA SURENCHÈRE IMAGE D'ÊTRE UN POS-
SÈDE AUX PENCHANTS MACGALO ET PARA-
NOÏAQUE. DE CE CHAOS DESTRUCTEUR, CETTE DÉSP-
ENSE DESTROY, IL EN FAISAIT SON CARBUR-
ANT POUR SOULEVER UN NIAGE DE FRONDE ET
ÊTRE LE PREMIER QUI TENDRAIT SON MAJEUR À UNE AM-
ÉRIQUE POUSSIFRÈUSE, AVEUGLE ET MORIBONDE. INVITÉ DE
LA CINÉMATHEQUE EN 2008 POUR LE CYCLE « DENNIS
HOPPER ET LE NOUVEAU HOLLYWOOD », L'ANCIEN CHEVEU
SURVIVANT D'UNE ÉPOQUE DONT IL AVAIT PROPHÉTISÉ LE
CRASH, NOUS AVAIT GRATIFIÉ D'UNE LEÇON DE CINÉMA
AUSSI BARGE QU'ÉMOUVANTE. OFFRANT DE VIBRANTES
ANÉCDOTES, IL S'ÉTAIT ALORS PRODUIT EN SPECTACLE EN
ÉBAUCHANT EN UNE MINUTE CHRONO LES PRINCIPES DE LA
MÉTHODE DE L'ACTOR'S STUDIO. TRÉMOLO DANS LA
VOIX, VISAGE VIRANT À L'ÉCARLATE, BALBUTIANT DES AD-
RESSES À SA MÈRE, IL ÉTAIT PARVENU À ÉMOUOIR ET
RÉVÉLER UNE VIBRATION D'ACTEUR SÉDUIRANTE. STANDING
OVATION GÉNÉRALE DES RANGS DE LA CINÉMATHEQUE, VI-
SAGES FOUROYES... IL FALLAIT PEUT-ÊTRE AVOIR ÉTÉ
RAFRAÏCHI PAR CETTE BRISÉ D'OUEST POUR S'ÉMOUOIR PL-
ENNEMENT DE LA DISPARITION D'UN ACTEUR STUPEFIANT,
D'UN RÉALISATEUR UN PEU ENFERMÉ DANS SON **EASY RIDER**
ET DE L'INDEBONNABLE PIILER D'UNE ÉPOQUE QUI NOUS
LAISSE AUJOURD'HUI SANS VOIX



R.G.F.F.